VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 7 Septembre 1915 NUMERO 17

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

In[illegible] publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

EXPLICATION AMICALE

Nous l'adressons au **Free Press de Winnipeg**. Notre but n'est pas de discuter, car il sort rarement quelque chose de bon d'une discussion, surtout sur certains sujets et en certaines circonstances.

Nous voulons simplement établir des faits qui semblent clairs à tout observateur loyal et désireux de l'entente et de l'harmonie.

Le **Free Press** de ces jours derniers profite d'une simple constatation faite par les **Cloches** de Saint-Boniface, au sujet du succès incontestable (et incontesté puisque le **Free Press** l'admet) de nos enfants aux derniers examens du Bureau d'Education pour tirer une conclusion qui ne sort sûrement pas des prémises posées.

D'abord il reconnait le succès de nos écoles, généralement bilingues, aux soins des frères et des religieuses.

Il le faut bien, car les chiffres sont étonnants. Pour n'en citer que quelques-uns, dans une école, sur 54 candidates, 50 admises, plusieurs avec honneur; ailleurs 18 sur 18; ailleurs 15 sur 15, et ainsi de suite, car la liste en est assez longue.

Nous ne disons pas cela pour faire une vaine vantardise, mais simplement parce que c'est justice pour nos maîtres et maîtresses, et que c'est la meilleure réponse à ceux des nôtres qui répètent parfois, sans trop savoir ce qu'ils disent, que nos écoles ne sont pas à la hauteur voulue.

Les chiffres sont là, et ils sont officiels. On voudra bien remarquer de plus que ces examens sont à haute dose d'anglais.

Mais, dit le **Free Press**, nous n'avons jamais nié que les écoles aux mains des frères et des religieuses sont vraiment efficaces. Nous voulons parler des petites écoles de la campagne.

L'aveu est bon à noter, et nous en garderons bonne mémoire; le **Free Press** ne l'a pas toujours avoué si franchement.

Le **Free Press** a-t-il remarqué qu'en dehors du groupe des catholiques ruthènes, notre population scolaire est aux trois quarts aux mains d'instituteurs religieux.

Voilà donc trois quarts de nos enfants où il n'y a rien à dire, de l'aveu du **Free Press** même.

Puis l'autre quart?

Il se trouve dans ces centres nouveaux où l'organisation est très imparfaite, la population très peu dense, où par conséquent, malgré une dose considérable de bonne volonté, les conditions scolaires ne peuvent pas être excellentes.

Le **Free Press** osera-t-il prétendre que toutes les petites écoles de tous les groupes de langue anglaise seulement, n'ont rien qui laisse à désirer?

S'il le prétend, nous lui conseillons d'emprunter un rapport des inspecteurs et d'en lire le contenu pour deux ou trois années. Il trouvera, nous n'en doutons pas, matière à s'édifier.

En hommes raisonnables et pratiques cependant, nous n'osons pas jeter la pierre, car nous savons que, même pour les centres anglais qui sont pourtant plus anciens et mieux organisés, parce que plus nombreux, on n'arrive pas du premier coup, en matière scolaire, à une perfection même relative. Pourquoi alors être plus exigeants pour nous?

Nous n'entendons pas entamer une discussion, nous le répétons; nous reviendrons même difficilement sur ce sujet. Nous voulons cependant que le **Free Press** comprit, qu'autant que lui, nous désirons que nos enfants apprennent l'anglais, car nous croyons être majeurs et comprendre nos intérêts.

Il doit sentir cependant combien l'insistance qu'il y met nous blesse, et s'il voulait un instant intervertir les positions, comme nous le savons fier, nous sommes convaincus qu'il serait blessé au vif d'un pareil procédé.

Nous voulons que nos enfants ne soient en rien inférieurs aux autres; nous leur voulons même, pour ceux de langue française au moins, cette supériorité de savoir la langue des rois et des ambassadeurs; mais nous avouons ne pas goûter les procédés du coup de botte, non plus que la maxime turque:

"Crois ou meurs."

Travaillons ensemble au progrès de ce pays et à l'établissement de la paix dans toutes les sphères, mais qu'on ne perde pas de vue que cela n'est possible, entre gens libres qui ont des droits, que dans la mesure où ces droits sont respectés.

Nous ne demandons pas de faveurs, mais nous ne sommes pas prêts à accepter toutes sortes de traitements et à nous déclarer satisfaits.

LA CAMISOLE DE FORCE DU PATRIOTISME

La semaine dernière nous avons cité l'opinion du **Farmer's Advocate** sur la "conscription économique", le choix entre la famine ou l'enrôlement prêché par Dawson, Ballantyne et consorts. Celle du **Citizen** d'Ottawa n'est pas moins intéressante et piquante. C'est même un joli coup direct au patriotisme de ces sergents recruteurs nouveaux genres. Nous doutons qu'ils se rallient aux suggestions du **Citizen**, car leur patriotisme perdrait du coup sa valeur monétaire.

"On ne saurait, écrit donc le **Citizen**, concevoir un plus grand manque de jugement que cette campagne d'enrôlement que font certains manufacturiers de Montréal en imposant à leurs ouvriers célibataires de choisir entre l'enrôlement ou la perte de leur position. Etre patriote au dépens d'un autre est chose facile, tout comme ce l'est que d'être vertueux aux dépens d'un autre; quand nous tenons compte des conditions économiques, la plupart d'entre nous sommes vertueux de cette façon.

"Comme le remarquait l'un des membres du Conseil Local des Arts et Métiers, si la conscription doit, sous une forme quelconque, s'établir au Canada, il ne faut pas que ce soit une question de classe. Aucun patron n'a le droit moral de menacer son employé de la perte de sa position, si ce même employé refuse de risquer sa vie pour la conservation de l'Empire. De grandes chances existent que tout employé célibataire et tout employé marié, pour un tel but, iraient au front s'ils avaient la certitude qu'ils continueraient à recevoir leur salaire comme auparavant. Ce n'est pas le manque de patriotisme qui retient à son foyer l'ouvrier, mais bien plutôt la pression des conditions économiques.

"Nous sommes prêts à croire en la sincérité des manufacturiers de Montréal, si ces messieurs veulent monter à la tribune, et dire que n'importe quel de leurs employés, marié ou célibataire, qui ira au front, recevra durant son absence le salaire qu'il gagne actuellement. Voici une rare occasion de prouver si vraiment ils ne prônent pas une ridicule conscription la main sur leur gousset."

* * *

Jusqu'ici ces bons financiers patriotes, genre Dawson et Ballantyne n'ont pas répondu à l'invite du **Citizen**. Soyons sûrs qu'ils ne le feront pas. Ils appartiennent tout simplement à la classe des poltrons pour qui le patriotisme est le refuge final. La plus claire explication de la conduite de ces farceurs Dawson et Ballantyne, c'est que probablement ayant un surcroit de main d'oeuvre, ils voulaient le faire disparaître. Ils entrent dans la catégorie des vendeurs pour la remonte de chevaux boiteux, aveugles, antiques de trente ans au moins.

* * *

Nous sommes opposés à la conscription sous toutes ses formes, encore plus sous les formes hypocrites d'un bénéfice financier caché pour les gros bonnets de la finance. Nous ne croyons pas qu'il sera nécessaire d'imposer la conscription au Canada afin d'assurer le triomphe final des Alliés. Si malheureusement cela devait arriver, eh bien! nous demanderions tout simplement la conscription pure et simple, celle qui prend pour la tranchée le dandy finement cravaté tout comme le jeune fermier. Et ce ne serait que justice. Si l'impôt de sang s'impose, il doit frapper le riche comme le pauvre. Sinon, il est une monstrueuse iniquité.

ABONNEMENT

La plus grande partie de nos abonnés sont à la campagne: nous nous en réjouissons. L'automne est donc la meilleure saison pour régler nos petits comptes.

Voulez-vous, cher abonné, jeter un petit coup d'oeil sur la bande jaune qui porte votre nom; vous y lirez:

Monsieur X 5-13

Cela veut dire que le dernier règlement de compte remonte au cinquième mois de l'année 1913; que vous devez par conséquent trois années d'abonnement depuis le mois de mai 1915, car l'abonnement est payable un an d'avance.

C'est peu, une piastre par année.

Nous croyons même que pour un journal à huit pages comme la **Liberté**, deux piastres par année serait encore un prix modique. Mais c'est une piastre jusqu'à nouvel ordre.

Rendez-nous donc le service de mettre votre abonnement en règle, car il en coûte pour publier un journal et l'automne nous amène des échéances assez lourdes.

Un petit effort fait par plusieurs donne une résultante qui compte, surtout quand il s'agit d'une liste d'abonnés qui contient des noms en retard.

Un petit coup d'oeil, et un petit coup de main, s'il vous plaît.

Le jour où la **Liberté** bouclera son budget sera le jour d'un pas en avant. Nous désirons le faire le plus tôt possible, nous souvenant cependant que la prudence est la mère de la sûreté et qu'à l'article "journal catholique", c'est doublement vrai.

PATRIOTISME

M. Omer Héroux donne un coup de brosse superbe en traçant le portrait de l'Hon. Louis Beaubien, récemment parti pour un monde meilleur.

... ...

"Depuis quelques années il vi-
"vait dans la retraite, mais il sui-
"vait toujours d'un oeil attentif
"l'évolution de la vie publique.

"La jeune génération n'oublie-
"ra point l'empressement avec
"lequel, sans tapage, sans vaine
"ostentation, mais avec un tran-
"quille courage, il lui apportait
"dans ses revendications patrioti-
"ques, l'appui de son nom et de
"sa fortune."

C'est à notre sens le seul patriotisme qui compte. Faisons de moins en moins de déclarations bruyantes et de plus en plus d'action énergique et constante. Jusqu'à ce que nous ayons appuyé nos déclarations de quelques sacrifices d'énergie, de temps et d'argent, comptons n'avoir rien fait.

"Dès que fût lancé la souscrip-
"tion du "Sou de la Pensée fran-
"çaise", le vieux patriote envoya
"son sou" — lequel était d'ail-
"leurs un chèque de cent pias-
"tres."

Tous n'ont certes pas ces moyens, mais il serait surtout vrai de dire que tous n'ont pas ce genre de patriotisme.

Tel de nos compatriotes qui dépense gaiement cinquante piastres pour faire partie d'un club quelconque, trouvera que sa part est considérable quand il aura versé une piastre pour une cause nationale.

L'élément français au Manitoba compte certes vivre; nous nous demandons parfois si la classe aisée parmi nous a le véritable concept du patriotisme tel que l'entendait l'hon. Louis Beaubien. Pourtant sans cela nous verrons des jours sombres.

Notre province est jeune; on a dû travailler rudement peut-être pour faire son chemin. Une aisance relative est le partage d'un certain nombre. Défions-nous de vivre pour nous seuls; l'égoïsme n'est pas chrétien, il n'est pas plus national.

A DROITE ET A GAUCHE

Afin de permettre aux soldats au front de se marier, le gouvernement français a établi ce qu'il nomme le mariage par procuration.

Un soldat au front peut, en donnant une procuration à un ami, contracter mariage tout en demeurant au front. Il suffit que cet ami soit à sa place à la cérémonie et réponde aux questions.

Cette innovation a été cause de multiples incidents des plus drôlatiques. En voici un qui n'est pas loin d'obtenir la palme.

Le fait se passe à Carmaux.

"Un ouvrier mineur, M. Louis-Philippe Gargaros, soldat au 15e d'infanterie, au front depuis plus de six mois, avait demandé l'autorisation spéciale prévue par la loi du 4 avril 1915 pour se marier par procuration.

"Jeudi, la mariée, Mlle Clothilde de Galinier, se présentait à la mairie avec les invités et M. Emile Alby, brigadier territorial de gendarmerie, fondé de procuration spéciale du marié.

"Or, coïncidence bizarre, celui-ci était arrivé de l'avant-veille en permission de quatre jours.

"Mais la loi étant formelle, c'est M. Alby, son fondé de procuration, qui a rempli toutes les formalités légales; prononcé le oui sacramentel et signé l'acte de mariage avec les témoins. De telle sorte, que le marié a assisté comme un simple curieux à son propre mariage. Il repartait quelques heures après pour le front."

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE

Si la terrible guerre qui dure depuis plus d'un an est bien pénible au coeur français, à cause des ruines amoncelées, de tant de sang versé, des deuils si cruels jetés dans les familles, combien il est reconfortant par ailleurs de voir l'admirable abnégation et l'héroïsme dont nos chers soldats de France donnent l'exemple quotidien sur les champs de bataille.

Parmi tant d'autres qui se sont spécialement distingués, il est juste de citer le Dr A. Galliot. Demeurant à Notre-Dame de Lourdes, Man., où plus d'une fois nous avons pu constater son noble caractère et son intelligent dévouement, il se fit un devoir de partir dès les premiers jours de la mobilisation pour reprendre ses fonctions de Médecin Major au service de la France. Qu'on nous permette de reproduire ici, pour ses nombreux amis, la Citation à l'ordre du Corps d'Armée, qui est à son honneur.

2e Armée, 11 Corps d'Armée:
Etat-Major, 1er Bureau

Au Quartier Général,
le 3 juillet 1915.

Le Général Commandant le 11e Corps d'Armée cite à l'ordre du Corps d'Armée:

Le Médecin Major de 2e classe Galliot, Albert, Jules, Médecin Chef du Groupe de Brancardiers de la 82e Division Territoriale:

"A donné de nombreuses preuves d'abnégation et de mépris du danger, en relevant les blessés sous le feu de l'artillerie pendant les combats de Flers les Boeufs, 26 septembre, de Fricourt, 17 octobre, et pendant les combats du 7 au 12 juin 1915, Toutvent. Quelques jours après, à l'occasion de l'ensevelissement des morts sous le feu de l'ennemi, a montré le plus grand dévouement et a entraîné ses brancardiers par son exemple."

Le Général commandant
le 11e Corps d'Armée:
Signé: **Baumgarten.**

UNE SUGGESTION

Elle s'adresse à nos marchands de la campagne. Pourquoi ne pas faire votre correspondance en français avec nos marchands de gros?

—Mais ils ne comprennent pas le français.

—Tant pis pour eux. Etes-vous liés par des raisons financières, nous n'insistons pas, car nous ne voulons demander que des choses relativement faciles. Etes-vous libres, vos comptes sont-ils bien à date, oh! alors, allez-y bravement. On ne vous comprend pas, changez de maison. Les maisons de gros qui se valent sont foison; vous ferez d'aussi bonnes affaires dans l'une que dans l'autre.

Si nos marchands de la campagne voulaient faire ce petit acte de patriotisme pratique, toutes les maisons de gros de Winnipeg auraient bien vite des commis sachant le français.

Autre petite action facile et qui aurait son poids.

Recevez-vous un gros journal qui prend fait et cause contre les vôtres d'Ontario, qui en définitive livrent des combats dont nous ressentiront les effets: renvoyez ce journal. C'est le seul argument qui compte pour certaines gens.

Petits détails, direz-vous. Peut-être; mais combien fructueux.

Un brin de chanvre, c'est bien faible. Mettez-en plusieurs ensemble et vous aurez un cable capable de traîner les plus lourds fardeaux.

A quand votre action pratique?

UN DOCUMENT A CONSERVER

L'Action Sociale Catholique (101, rue Sainte-Anne, Québec) a publié, dans ses éditions de propagande, à bon marché, sous forme d'une jolie brochure de 64 pages, avec portrait de l'auteur, et nombreux titres ou sous-titres en manchette, la remarquable "Lettre Pastorale de Son Eminence le Cardinal Bégin, archevêque de Québec, à l'occasion du 50e anniversaire de son ordination sacerdotale: 10 juin 1915".

Cette gracieuse brochurette, à la toilette typographique parfaite et au texte facile à lire, constitue, en résumé, un traité complet des obligations de la vie chrétienne, tant pour les laïques que pour les clercs. Elle évoque les grandeurs de la vocation à la Foi pour la nation canadienne-française, aussi bien que les devoirs impérieux qui en découlent. Elle trace, d'une main paternellement ferme, les voies du salut, pour le temps et pour l'éternité, à tous ceux qui ont à coeur de "vivre leur foi de catholiques", sous l'égide et la direction de la Sainte Eglise.

Ce "Testament spirituel", comme on l'a appelé, dicté par le coeur d'un saint pontife et par l'intelligence pénétrante d'un grand évêque, est un véritable manuel d'action catholique et sociale éclairée et bien comprise.

C'est un opuscule précieux, que les fidèles de partout aimeront avoir sous la main, et qu'il sera particulièrement profitable de distribuer en abondance parmi la jeunesse de nos écoles.

On peut se procurer cette brochurette au Secrétariat général des Oeuvres de l'A. S. C., 101, rue Sainte-Anne, Québec, aux prix suivants (franco): 5 sous l'unité, 50 sous la douzaine, $4.00 le cent et $30.00 le mille.

DEVANT L'ETERNEL

A l'heure où l'anniversaire du déclanchement de la plus terrible guerre que le monde ait jamais vue faisait courir comme un frémissement d'émotion sur la terre et au ciel, Messire saint Michel, se souvenant de son patronage spécial sur la France, appela auprès de lui les anges gardiens et les saints protecteurs de la patrie, en vue de rendre compte au Très-Haut.

Au fur et à mesure que se déroulait, en leur langage tout intellectuel, l'échange d'idées entre les esprits bienheureux, l'un d'eux se hâtait vers l'Eternel. Alors, selon le cérémonial saisissant que saint Jean a décrit dans son Apocalypse, les vingt-quatre vieillards qui assistent au trône du Tout-Puissant se prosternaient en jetant leurs couronnes, les cieux chantaient un cantique de gloire et le messager céleste introduit, adorant profondément, parlait.

—Seigneur, dit le premier, jamais tel conflit n'ensanglanta le monde. Vos desseins sont incompréhensibles et vos voies inaccessibles. Mais le ciel et la terre, dans leur stupeur, soupirent après sa fin.

Et le Seigneur répondit:

—J'ai laissé l'homme entre les mains de son conseil. Des libertés humaines ont déchaîné le fléau: j'ai laissé faire. En face de telles horreurs puisse l'humanité vouloir efficacement les éviter désormais.

—Dieu tout-puissant, dit le second, c'est par millions déjà qu'on compte les cadavres d'hommes jeunes, pleins de vigueur et d'espérance, fauchés au printemps de leur vie. La plupart sont morts avec la foi et l'espérance. Mais quel deuil affreux pour le monde!

Et le Tout-Puissant répondit:

—Dites que ceux-là ne sont pas les plus à plaindre. Ils sont tombés pour la patrie, et le plus grand nombre s'est incliné sous le pardon de mes ministres. Ils se reposent de leurs labeurs et dans le séjour éternel leurs oeuvres les suivent.

—O Eternel, dit le troisième, les voiles noirs assombrissent l'horizon terrestre. L'Europe est remplie de veuves et de femmes sans appui. Quelques-uns ont brisé scandaleusement leur chaîne et affligent les bons par le spectacle de leur inconduite. Mais la foule pleure et prie. Je vous apporte leurs larmes.

Et l'Eternel répondit:

—Je suis fidèle. A celles qui n'auront pas oublié leurs devoirs je donnerai fidèlement la récompense méritée. Aux autres, je réserverai fidèlement le châtiment.

—O Père, dit le quatrième, quelle désolation! On ne peut compter le nombre des orphelins. Que deviendront toutes ces tiges humaines montant sans tuteur?

Et le Père répondit:

—Ils auront toujours ma paternité. Je n'abandonnerai point la veuve et l'orphelin. Je les confie à la charité de tous. Je serai le père des orphelins et ma bénédiction reposera abondante, féconde en grâces, sur les pères adoptifs qui les auront recueillis.

—O Roi des rois, dit le cinquième, un petit peuple, presque tout entier catholique, a donné à l'histoire un exemple admirable. Il aurait pu laisser passer l'ennemi, mais par respect pour sa signature et pour la justice, il s'est dressé, et le faible a été écrasé par le fort.

Et le Roi des rois répondit:

—Dites au roi Albert que je suis juste et que, en dehors du jugement personnel dû à chacun selon sa conduite, je saurai récompenser la nation et le prince qui ont souffert pour la vérité.

—O Prince des princes, dit le sixième, l'Angleterre aurait pu rester isolée dans son île. Mais un devoir supérieur l'appelait à protéger la Belgique écrasée et la France menacée. Elle l'a fait avec décision et générosité.

Et le Prince des princes répondit:

—Dites au roi George que le geste britannique fut conforme à la justice et que la main de Celui qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles est avec ceux qui prennent la défense des opprimés.

—Monarque des monarques, dit le septième, tandis que les adversaires poussent avec vigueur ses troupes, le tsar de toutes les Russies délibère sur la manière d'accomplir sa solennelle promesse de rétablir le royaume de Pologne. La Pologne! quelle joie au ciel!

Et le Monarque des monarques répondit:

—La Pologne! Oui, on l'aime au ciel à cause de sa foi, à cause de ses saints, à cause de ses malheurs. J'ai bien quelque chose contre la Russie dans le passé, mais dites à l'empereur Nicolas que cet acte ne sera pas oublié, et que, s'il restaure vraiment la Pologne et obtient de certains subordonnés, peut-être moins bien disposés que lui, que la liberté religieuse des peuples conquis soit sincèrement respectée, le tsar du ciel en témoignera sa satisfaction à lui et à son peuple.

—Très-Haut adoré, dit le huitième, un autre petite peuple a grandement souffert. Il n'a pas couvert un crime dont on lui attribuait la responsabilté et en offrait réparation. Mais ce n'est pas une expiation qu'on voulait, c'était un écrasement. Pour le peuple serbe, bénédiction, s'il vous plaît.

Et le Très-Haut répondit:

—Dites au roi Pierre que ma signature est avec la sienne au bas de son contrat avec le Vatican, et que je ne refuserai pas ma bénédiction à qui la méritera par sa loyauté. Pour moi, il n'y a ni grands ni petits empires; il n'y a que le bien et le mal. Le bien, je le bénis; le mal, je le punis.

—Dominateur souverain, dit le neuvième, les événements parlent plus éloquemment que tous les discours contre les deux empereurs qui ont déchaîné ce cataclysme sur l'univers. Quelle que soit leur puissance, cet acte atroce crie vengeance.

Et le Dominateur souverain répondit:

—C'est à moi qu'appartient la vengeance; je rendrai à chacun selon son dû.

Enfin, le glorieux saint Michel vint lui-même se prosterner devant le Roi de la terre et du ciel:

—Pour les autres nations, dit-il, j'ai envoyé mes messagers. Qunt à moi, du sommet de la montagne sainte dressée sur une de ses frontières, je vois de haut la France tout entière. Elle fut coupable, ô Dieu, mais elle vaut mieux que sa façade; c'est une nation qui croit, qui espère, qui aime.

Et le Roi de la terre et du ciel répondit:

—Oui, qu'elle espère. Bien des fois je l'ai sauvée, je la sauverai encore. L'oracle de Pie X est le mien. Mais à ceux qui ont la responsabilité publique de ce pays toujours aimé du ciel malgré ses fautes, dites ce mot dont ils sentiront peut-être tout le poids: "J'attends".

LA MORT DE PEGOUD

Elle est officiellement confirmée

Paris, 1. — La nouvelle de la mort d'Adolphe Pégoud, le célèbre aviateur, a été officiellement confirmée, et a occasionné, en France, où on le regardait comme un héros, de sincères regrets.

Pégoud, qui n'avait que vingt-six ans, avait servi cinq ans dans la cavalerie, alors qu'il prenait part à la campagne du Maroc. Au moment où la guerre actuelle fut déclarée, il demanda à faire partie du corps d'aviation comme simple soldat, mais il fut bientôt nommé sous-lieutenant grâce à son adresse et son audace.

Ses exploits lui avaient valu la médaille et la croix militaire.

Le 11 juillet, Pégoud descendait son sixième aéroplane allemand.

* * *

Paris, 1. — Des détails, concernant la mort de Pégoud, disent que l'aviateur, sans être accompagné, faisait une reconnaissance, quand près de Petite-Croix, il attaqua un aéroplane allemand.

Il avait déjà tiré un certain nombre de cartouches avec sa mitrailleuse, lorsqu'il fut atteint par une balle et fut tué sur le coup. Sa machine tomba dans les lignes françaises.

LE COIN DES DAMES

AVEZ-VOUS jamais réfléchi combien sont multiples et diverses les occupations qui font partie de notre métier? Je veux parler du métier de la majorité des femmes, c'est-à-dire celui de maîtresse de maison et de mère de famille. On peut aussi l'appeler un art ou une science, mais peu importe le nom, nous avons une tâche qui demande toute notre attention, nos talents et nos soins continus. Comment se fait-il qu'en général on n'apporte pas plus de préparation à un état qui demande des connaissances aussi variées. Beaucoup de jeunes filles, par goût ou par nécessité, apprennent un métier. Elles veulent être institutrice, sténographe, couturière, etc. Il ne leur viendra jamais à l'idée de se présenter pour exercer ces fonctions avant d'en avoir étudié les devoirs. Celle qui l'oserait perdrait vite sa place, n'est-ce pas!

Cependant, souvent on entend une jeune fille qui croit par là se rendre intéressante, dire: "Oh! moi, je ne sais pas même faire cuire un oeuf à la coque ou je ne sais pas tenir une aiguille". Que penserait-elle d'un jeune homme qui lui dirait: "Moi, je sais monter à cheval, jouer au tennis, mais quand à m'astreindre à cette besogne vulgaire qui s'appelle gagner sa vie, oh! jamais!" Sans doute elle ferait la réflexion que ce ne serait pas là un mari commode, à moins d'être millionnaire, et encore... un jeune homme que n'occupe aucun travail peut-il se conserver bon? Et cette même jeune fille, gaie de coeur, accepterait la main d'un homme qu'elle jure de rendre heureux et qui a le droit de compter sur une compagne connaissant son rôle dans la maison comme lui connaît le sien, qui est d'assurer la vie matérielle à la famille. Et ensuite... au petit bonheur, on se fie à la Providence, à ses talents naturels pour se tirer d'affaire dans une position remplie de responsabilités.

Sans doute, Dieu a donné à la femme des aptitudes spéciales pour la mission qu'Il lui a confiée et avec beaucoup de bonne volonté on arrive à faire une maîtresse de maison convenable, mais après bien des années et après bien des bévues. La Providence n'est pas obligée de réparer notre imprévoyance. Aussi voyons-nous beaucoup de maisons mal tenues et le mari se fatigue, délaisse un foyer sans confort ou est obligé de vaquer à des occupations qui ne sont pas faites pour lui ou encore se plaint de l'extravagance de sa femme. Souvent, c'est une bonne petite femme qui aime bien son mari, mais elle ne connaît pas son métier. Celle-là ne perdra pas sa place (dans la majorité des cas, du moins), mais elle rendra malheureux celui dont elle voudrait tant le bonheur.

Certaines jeunes filles disent encore: "Je comprends que celles qui n'ont pas de fortune doivent savoir travailler, mais moi, j'aurai des domestiques, et je n'ai pas besoin de m'occuper de ces détails." En êtes-vous sûre? Qui peut prédire avec tant d'assurance un avenir que Dieu seul connaît. Mais, même si vous avez raison, ce que vous dites a autant de bon sens que la réponse du directeur d'un grand magasin, ou celle du contremaître d'une usine, qui dirait à ceux qui le questionneraient sur son entreprise: "Oh! moi je ne connais pas le premier mot de l'affaire; mes ouvriers ou mes commis sont là pour cela".

Selon l'importance de l'oeuvre à fonder, ou à maintenir, il faut plus ou moins de talent et de science... Or... quelle oeuvre, quelle fondation a l'importance du foyer familial? Ne nous faisons pas illusion, notre métier est vaste et comprend l'entretien de la maison, le goût dans son ornementation, la cuisine... Oh! la cuisine! le secret d'une bonne chère à une prix convenable! la couture, le repassage, le soin des enfants, et que sais-je encore... S'il n'est pas nécessaire de savoir à la perfection toutes ces choses, il faut au moins savoir apprécier un travail, savoir le temps que prend telle occupation et le prix approximatif de tout ce qui sert dans la maison. Vous serez d'autant mieux servi que vous connaîtrez votre besogne.

Ne pensez-vous pas, jeunes filles, que c'est là un métier qui vaut la peine d'être étudié, si vous voulez en faire un succès? Je ne parle ici, bien entendu, qu'au point de vue matériel et je suis bien loin de dire que c'est le seul. Certes, l'amour réciproque des époux, la communauté des goûts et des sentiments — religieux surtout — sont des éléments de bonheur infiniment plus importants. Mais il y a plus d'un rapport entre le calme et la tranquilité nécessaires à un bonheur conjugal durable et la bonne tenue d'une maison.

CAMILLE.

Je serais très heureuse de publier une correspondance de "Denise", si elle voulait bien me donner son nom et son adresse.

GERTRUDE.

QUESTIONS ENFANTINES

Il est très important d'entourer le bébé de tout le confort possible: ainsi les vêtements doivent être très simples et d'une assez bonne grandeur, afin de lui permettre de grandir et d'avoir toute la liberté possible. Une mère sage confectionnera la layette du bébé assez grande, afin que, si le bébé grossit vite, elle n'ait pas à lui arranger son linge, car il est plus facile de mettre un pli dans une manche que d'en faire des neuves.

Le "bébé moderne" porte plus de flanelle et pas autant de broderies et de frilles que le bébé de notre temps. Les robes ne sont pas aussi longues; la longueur règlementaire ne couvrant qu'un peu plus que les pieds. Il est de sorte facile de se servir de ces robes comme premières robes courtes, n'ayant qu'à leur mettre un rempli ou deux.

* * *

L'âge de mettre l'enfant en court varie suivant la saison et la force du bébé. Généralement trois mois est le bon âge pour nos petits mignons de montrer leur jolie petite chaussure, mais quand l'enfant est délicat ou que la saison est froide, il n'y a pas de mal à attendre un peu.

* * *

On ne devrait jamais couvrir la tête d'un tout jeune bébé, car il prendra facilement le rhume, si vous le découvrez le moindrement. Mais on doit l'envelopper dans un châle si on change d'appartement, et il est bon aussi de lui couvrir un peu la tête pendant son sommeil, afin d'éviter les courants d'air.

Gertrude.

DE LA MODE

Les nuages sombres et le vent froid de ces jours derniers nous présagent l'automne et nous disent qu'il faut penser aux toilettes plus sobres et plus chaudes pour la saison des neiges.

Remarqué cette semaine un joli costume composé d'une jaquette en molleton souple, bleu-marin, avec col de toile blanche; devant, une cravate de soie noire passe dans de gros anneaux de cuir verni noir; la jupe plissée est très ample.

Un autre costume très pratique en belle serge fine bleu sombre garni de soutaches noires et boutons acier; col de drap blanc.

* * *

On porte beaucoup le costume Russe. Il sied aussi bien à la femme âgée qu'à la jeune fille et attire l'attention par la simplicité de ses lignes.

* * *

Un modèle qui est très populaire est le costume "Norfolk". Les poches appliquées lui donnent un genre tout spécial. La jupe peut être plissée ou unie, selon le goût. Les personnes qui ont un peu d'embonpoint feront bien de ne pas adopter ce genre.

* * *

Pour fillette, une robe très recherchée est le long corsage et la jupe à godets. Avec une écharpe de ruban cette robe peut être fort coquette.

Gertrude.

RECETTES

Carottes en Casserole

Ingrédients: 3 tasses de carottes coupées en petits morceaux; 2 petits oignons; 3 cuillerées à soupe de beurre; 1 petite cuillerée de sel; 1 cuillerée à thé de sucre; 3 cuillerées à soupe de farine; 2 tasses de jus de tomates; $1\frac{1}{2}$ d'eau; 1 tasse de jambon émincé; un peu de poivre, muscade et épices.

Préparation: Faites tremper les carottes dans l'eau froide pendant dix minutes. Faites frire les oignons dans le beurre, ajoutez les carottes, ensuite épaississez avec la farine et ajoutez sel, poivre, sucre, muscade et épices; enfin le jambon, l'eau et le jus de tomates. Quand cela commence à bouillir, jetez dans une casserole et faites cuire au fourneau pendant deux heures.

* * *

Chartreuse de pêches

Ingrédients: 1 tasse de jus de pêche (confiture); 2 tasses de lait; $1\frac{1}{2}$ cuillerée à soupe de gélatine; 4 cuillerées à soupe de sucre; jus de la moitié d'un citron.

Préparation: Faites fondre la gélatine avec le sucre et le lait sur un feu doux; ajoutez le jus de pêche et de citron et laissez refroidir en brassant de temps en temps. Faites prendre dans un moule et servez avec des moitiées de pêches.

* * *

Gelée aux fruits

Ingrédients: $\frac{3}{4}$ boîte de gélatine; 2 tasses d'eau froide; 2 tasses d'eau bouillante; le jus d'un citron; 3 oranges; 2 bananes; $\frac{1}{2}$ livre de raisin Malaga; $\frac{1}{4}$ de tasse de petits morceaux d'ananas; 10 noix de grenoble.

Préparation: Faites dissoudre la gélatine dans l'eau froide et ajoutez l'eau bouillante et le jus du citron. Coupez les fruits en petits morceaux; ôtez les graines des raisins et brassez touf cela avec les noix hachées dans la gélatine. Faites prendre dans un moule avec de la crème fouettée.

C. D.

LETTRE D'UN OFFICIER FRANCAIS

1er septembre 1914.

Mes chers parents,

Merci beaucoup pour la carte et la lettre datée du 21. Je les ai reçues en même temps, avec seulement une semaine de retard.

Nous ne sommes plus, pour le moment, en première ligne; les lettres nous trouvent plus facilement.

Après le combat que je vous ai raconté, les Allemands ne se sont plus frottés à nous que par petites patrouilles, facilement décimées. Les diables noirs ont épouvanté à jamais les troupes que nous avions devant nous.

Je fais la guerre dans des conditions vraiment exceptionnelles.

A Jeandelize, quand nous n'étions pas aux avant-postes, j'étais chargé de promener le cheval du capitaine. Nous entendions de temps en temps les détonations des ouvrages que les "Boches" faisaient sauter.

Fréquemment, j'ai été envoyé en auto pour demander ou pour porter des renseignements.

Un jour, j'ai été amené par le commandant pour faire l'arrestation d'espions allemands: des femmes et un homme.

Depuis, on nous a rappelés; nous attendions tous ce moment avec impatience et on nous a envoyés dans le Nord, dans la directin de Longwy.

Pendant plusieurs jours, nous n'avons fait que marcher au son du canon, qui nous frayait le passage. Nous avons été détachés en flanc-garde, et là, je l'avoue, j'ai vue le moment où nous étions "zigouillés" jusqu'au dernier, étant refoulés dans un ravin. Des fantassins qui étaient près de nous nous tiraient dans le dos. J'ai été, sabre au clair, malgré les balles allemandes, taper dans les marmites des culottes rouges pour faire cesser le feu. Je me suis excusé ensuite auprès des officiers.

Nous avons voulu pousser une charge à travers bois. Pour cela, il fallait traverser un pon, criblé par les balles d'un ennemi invisible. Toute ma section m'a suivi sur le pont, mais là nous étions canardés par derrière, tandis que les Allemands nous tiraient par devant, et mes hommes ont été cloués sur le pont par ces feux croisés. Les faire avancer était impossible; les faire reculer était difficile et dangereux.

Nous sommes retournés derrière le talus d'une route et je dois dire que le capitaine était fort embarrassé. J'ai parlé à mes hommes; nous avons décidé de remonter à l'assaut. Un autre lieutenant a fait comme moi, et le capitaine, retourné sur le pont, déclancha l'attaque. C'est alors que j'ai ressenti la plus grande joie, le plus grand orgueil qu'un soldat puisse éprouver. Je fonçai, la lame haute, à fond de train sur le pont, en criant: "En avant, les gars, en avant la 4e!"

Après avoir dépassé le pont, assez loin, je voyais la fumée légère des fusils ennemis qui étaient à 150 mètres. Je me retourne et je ne vois que trois chasseurs derrière moi, le reste était cloué sur le pont, comme la première fois, pris entre deux feux terribles. Furieux, injuriant mes hommes, tapant dessus à coups de sabre et à coups de pied, je tâche de les décoller. Un autre lieutenant les menace du revolver; rien n'y fait. La première panique avait ébranlé le moral de ces pauvres bougres, déjà esquintés par les marches et par une journée passée sous les obus.

Je m'y prends par la persuasion; tandis qu'ils étaient à plat ventre ou à genoux sur le pont, avec des mines de déterrés, je leur dit, debout: "Regardez les officiers, est-ce que les balles leur font du mal? Ce n'est pas dangereux, les balles; ça siffle, ça plaque, mais ça ne touche pas. Suivez-moi donc, tas d'abrutis. Allons les zigouiller un bon coup!"

Je leur disais cela en braillant, car les balles faisaient un chahut épouvantable, mais j'avais sans doute le sourire. Quelques-uns se mirent à rire et firent dix mètres debout et en avant.

Je poussai les autres, mais quand je me suis mis à courir pour prendre la tête, l'un d'eux reçut des balles dans sa gamelle, il était blessé à la joue. Un autre reçut une balle à la cuisse; un autre eut son fusil cassé; un autre tomba, blessé au pied, et un dernier vint, blessé, à quatre pattes, hurlant, ruisselant de sang, mourir à nos pieds. Mes hommes furent recloués sur place.

Le capitaine me dit de retourner au talus.

Nous sommes montés trois fois à l'assaut; trois fois nos hommes durent reculer.

On nous donna l'ordre de battre en retraite. Nous avions devant nous une brigade allemande.

Ce jour-là, j'ai vu pour la première fois un grand champ de bataille. Les Allemands, chassés des villages, avaient tout brûlé, tout pillé. Ils avaient massacré des vieillards et des enfants, violé des femmes. Ces pauvres créatures avaient des mines de déterrées, elles nous suppliaient de les tuer tous, ces bourreaux!

A la nuit, nous sommes arrivés dans un village bombardé pendant la journée. Une usine brûlait; d'autres maisons également; la ruine était partout. Partout on voyait des blessés; les morts étaient déposés le long de la route. Certains étaient couverts de sang; d'autres avaient la face calme du dernier sommeil.

Dans le village, les chevaux éventrés barraient les rues. Des cadavres humains gisaient çà et là, recouverts de leurs manteaux.

Après avoir dîné au son du canon, je n'avais pas de manteau pour coucher à la belle étoile. A l'aide de ma lampe électrique, je cherche une couverture de cheval. J'en soulève une, elle couvrait le cadavre d'un sous-lieutenant d'artillerie, dont le cheval était coupé en deux. Je soulève un manteau: il couvrait un chasseur à cheval mort. Finalement, j'ai pu trouver une pèlerine sur la selle d'un officier d'artillerie tué. Elle était à moitié couverte de sang, mais elle m'a permis de prendre quelques heures de sommeil, malgré les coups de canon et malgré le froid.

Le lieutenant commandant ma compagnie était mort, avec la moitié de son escouade.

Après une autre journée passée à proximité de la mitraille, on nous lança en avant pour attaquer des forces bien supérieures. De onze heures à cinq heures, nous avons été sous une pluie d'obus. Pour tenir mes hommes, je suis resté debout tout le temps, me promenant en avant du village que j'avais pour mission de tenir. Notre position devenait intenable au moment où je reçus l'ordre de l'évacuer. Nous recevions, en même temps que la mitraille, des tuiles, des gravats. J'ai eu trois hommes blessés, et si je suis resté debout, c'était pour donner l'exemple, ce n'était pas de l'imprudence: les obus ne sont pas plus dangereux quand on est debout que quand on est couché.

Après cette affaire, nous ne restions plus que onze officiers sur vingt-deux. On m'a donné le commandement de ma compagnie. Je l'ai depuis douze jours et ça marche bien. Les officiers d'état-major m'arrêtent quand ils voient un sous-lieutenant à cheval faire les fonctions de capitaine.

Le lieutenant trésorier aurait pu me souffler ce poste d'honneur, mais il m'a dit qu'il voyait avec plaisir son ami Decluy se tirer bien d'affaire et qu'il ne demanderait pas le commandement de la compagnie.

A Reims, où nous étions il y a deux jours, nous avons été acclamés. Les civils me criaient: "Bonjour, mon lieutenant!" — "Bravo, les chasseurs!" Rien ne peut procurer une satisfaction plus grande que de se voir acclamé après avoir été au feu et en se sentant sans peur et sans reproche, n'ayant jamais baissé la tête sous un obus ou sous les balles.

Nous sommes remontés vers le nord. En ce moment, le canon tonne à dix kilomètres de nous, mais nous n'aurons, sans doute, rien à faire aujourd'hui.

Je suis éreinté, car mes fonctions de capitaine ne sont pas sans me donner un travail de cheval, et je n'ai guère de temps pour dormir la nuit.

C'est pourquoi je vous quitte en vous embrassant de tout coeur.

Votre fils très affectueux et commandant la 1re compagnie du ...e chasseurs:

Sous-lieutenant Decluy.

REPRESAILLES NECESSAIRES

Le gouvernement français devrait se servir des biens séquestrés comme le font les Allemands

Paris, 2. — On vient de soulever dans les cercles officiels, la question de savoir ce que peut faire le gouvernement français par voie de représailles, pour faire contre-poids aux souscriptions forcées, à l'emprunt de guerre allemand, imposées sur les propriétés de citoyens français, séquestrées par l'Allemagne.

Un exemple suffira à éclairer la situation. C'est celui de M. Haeffle, propriétaire d'une filature à Guebwiller, en Alsace. M. Haeffle est citoyen français. Il quitta son pays en même temps que l'armée française, quand elle se retira, au mois d'août de l'année dernière.

On sait que le séquestre allemand de ses propriétés, a souscrit 125,000 francs au premier emprunt de guerre, engageant les propriétés personnelles de M. Haeffle et, en plus, 625,000 francs sur la valeur de la filature. Quand on émit le deuxième emprunt, le séquestre souscrivit encore pour 375,000 francs sur la même filature malgré le fait avéré, indiscutable que les deux-tiers des actions de cette usine appartenaient à des Français.

Le gouvernement français a séquestré des propriétés d'Allemands, en France, pour à peu près cent millions de francs. Jusqu'ici ces propriétés ont été protégées soigneusement, mais on se demande maintenant si une partie ne pourrait pas être aliénée en réponse à la confiscation de propriétés françaises en Allemagne, sous couvert d'emprunt forcé.

LA GUERRE AERIENNE

Les aviateurs allemands ne peuvent résister aux tactiques des Français

Paris, 3. — D'après la lettre d'un aviateur allemand, reproduite aujourd'hui dans le 'Temps' les nouvelles tactiques employées par les escadres aériennes des Français a diminué de beaucoup l'activité déployée par les aviateurs allemands.

Cet Allemand s'exprime ainsi: "Mon escadrille a été rappelée, parce que les aéroplanes français ne sortent maintenant qu'en grand nombre, soit pour opérer des reconnaissances, soit pour barrer systématiquement la route à nos éclaireurs. Cette dernière tâche est accomplie de la façon suivante: Dix machines font la patrouille dans nos lignes à une hauteur de 2,000 mètres et dix autres à celle de 3,000 mètres, mais en volant en sens contraire, de façon que si un de nos aéroplanes éclaireurs tente de passer, il est attaqué simultanément par en-dessus et par en-dessous, par les deux aéroplanes français placés le plus près de lui, auxquels deux autres viennent se joindre si les deux premiers ne suffisent pas.

"Ils emploient aussi un grand nombre d'aéroplanes à la fois pour lancer des bombes. Nous devons suivre leur exemple, ou alors renoncer à être les maîtres de l'air."

* * *

Amsterdam, 3. — Un télégramme reçu de Maasbode, annonce que les aviateurs alliés ont détruit samedi dernier à Gand (Belgique), un immense hangar, sous lequel les Allemands abritaient leurs aéroplanes.

CURIEUX CAS DE FOLIE

Le lieutenant Poucet, hanté par l'idée qu'il pourrait devenir déserteur, se suicide

Paris, 6. — L'idée qu'un soldat français pourrait déserter l'armée, au moment où son pays a le plus besoin de lui, a fait une telle impression sur l'esprit du lieutenant Poncet, qu'il s'est suicidé, halluciné par la pensée qu'on pourrait le considérer comme déserteur.

Le lieutenant était greffier à la cour de cassation et avait été détaché, en qualité de représentant du ministère de la justice, au deuxième conseil de guerre de Paris. Comme tel, il eut à s'occuper de plusieurs cas de désertion. Son esprit se pénétra de ce sujet à un tel point qu'il en fut hanté et ses facultés mentales dérangées.

Chaque personne inconnue, rencontrée par lui dans les couloirs du palais de justice, devenait un agent du service de la Sûreté chargé de le surveiller. Ce matin, déjeunant avec sa famille, on sonna à la porte:

"Ce sont des agents de la police de sûreté qui viennent m'arrêter pour désertion", cria-t-il. Il se précipita dans sa chambre et avant qu'on puisse l'en empêcher, saisit son revolver et se suicida.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



COMMENT LES FORMER?

"Mères de famille, voulez-vous que nous causions un peu de vos enfants?

Le bon Dieu vous les a confiés sur terre pour que vous les lui ameniez en paradis. Vers le paradis du bon Dieu, il n'y a qu'un chemin, c'est l'éducation chrétienne.

Quand commencer cette éducation et par quels procédés la conduire? Les mamans avisées l'entreprennent dès le berceau, et voici comment elles assurent au bon Dieu sa part dans les premiers regards, les premières paroles, les premières visites de l'enfant.

Les premiers regards. — C'est délicieux ces petits yeux qui viennent de s'ouvrir. Jamais fleur plus mignonne ni source plus limpide. Vous les admirez et vous vous y mirez, mères heureuses. Mais ils sont autre chose, ces yeux d'enfant, que des fleurs dont on aspire le charme, que des sources vives où l'on boit le bonheur. Jusqu'ici c'étaient des fenêtres bien closes, ce seront désormais deux fenêtres grandes ouvertes.

Oui, des fenêtres grandes ouvertes donnant accès dans la chambre du cerveau; et par les ouvertures voici que tout s'empressse de pénétrer. Il faut meubler la mémoire, meubler l'imagination; quel mouvement! C'est prodigieux. Mais, ô mamans, n'oubliez pas que c'est vous qui choisissez les meubles. Ce qui va garnir pour la vie le cerveau de votre cher petit, ce sont les images, les attitudes, les gestes, enfin le décor et le train-train journalier dont les yeux frais ouverts se font les avides témoins. A tout cela veillez donc avec un naturel souci.

Près du berceau et bien en vue, placez d'abord le crucifix. La croix domine le monde pour le sauver; il faut qu'elle domine et, dès l'origine, attire à soit la vie entière de votre enfant. Avec l'image du Christ, celle de la Vierge et des saints préférés. Ils sont parents célestes d'une famille chrétienne. Devant ces images, agenouillez-vous à l'heure de la prière, signez-vous avec de l'eau bénite puisée au bénitier, prenez un air de recueillement sincère sous les regards attentifs qui du berceau ne vous quittent pas. En présence de ces yeux si purs, ne permettez chez vous rien que de chaste, de digne, de vraiment honnête et chrétien. O mères, chacune de vos démarches est observée, vous ne faites pas un signe qui ne soit pas noté; tout cela entre dans la vie de votre enfant qui le conservera, qui le reproduira. Oh! qu'ils apprennent de choses, ces premiers regards, et pour l'éternité!

Les premières paroles. — D'où nous viennent nos expressions, de quoi sont faites nos conversations? Mon Dieu, tout homme ne sait guère que répéter ce qu'il a appris. Ceux qui ont des idées neuves sont plus que rares. Ce sont les inventeurs, les génies. L'immense multitude se contente d'écouter et de redire. Et voilà pourquoi, bonnes mamans, dès que la petite langue ayant rompu ses liens, se met à articuler, vous avez le devoir de choisir soigneusement et de dicter les premières paroles. Elles seront l'explication et le complément des premiers regards. Votre petit dans les bras, vous le conduisez devant le crucifix et les images pieuses. Les noms de Jésus, Marie, Joseph, de sainte Anne lui deviennent ainsi familiers. Il apprend le **Notre Père**, le **Je vous salue, Marie.** N'est-ce pas notre façon de dire bonjour au bon Dieu et à la sainte Vierge? Il y a donc en plus du papa, de la maman, des frères et soeurs qu'on voit, un père, une mère, toute une famille que l'on ne voit pas. Et comme cette famille nous aime! et comme nous serons heureux un jour dans le paradis où l'on verra enfin le bon Dieu chez lui! Allons, mon petit, dis: "Mon bon Jésus, ma bonne Vierge, je vous aime de tout mon coeur!" Et c'est grâce à cette intelligente sollicitude de la mère que la vérité divine s'implante déjà au plus profond de l'enfant; ainsi les noms adorés de **Jésus, Marie, Joseph** prononcés par les lèvres à peine écloses, répétées à longueur d'existence, se rediront, paroles de salut éternel, au moment du dernier soupir.

Les premières visites. — Bébé cause et cause beaucoup, bébé marche avec assurance. Il en est très fier, sa maman encore plus. Si l'on sortait?

"Mon chéri, le grand bon Dieu du paradis a aussi une maison sur la terre, le bon Jésus de chez nous a son chez lui. Allons le voir chez lui, dans sa maison." Et l'on se dirige vers l'église. Maman y a déjà souvent mené son petit, mais sans lui donner l'explication de ce que l'on y trouve. Bébé n'était pas en état de comprendre. Maintenant c'est autre chose.

Les voici qui entrent à l'église. C'est dans le mystère que l'on pénètre. Tout de suite l'attitude maternelle et, par imitation, celle du petit, s'est faite respectueuse. Ils se sont signés, ont dit ensemble, les mains jointes les unes sur les autres, **Notre Père** et **Je vous salue, Marie,** et maintenant à voix basse, avec religion, à petits mots, maman entreprend sa leçon de catéchisme.

"C'est ici la maison du bon Dieu. Mais le bon Dieu est le Père de tout le monde, et c'est aussi la maison de tout le monde. Tous ceux qui y viennent sont frères, et nous devons tous nous aimer et nous aider entre nous. On ne peut pas voir le bon Dieu sur la terre: aussi lui-même a choisi des hommes exprès pour qu'on les voie à sa place. Ce sont les prêtres. Dans la maison du bon Dieu, il faut les écouter, leur obéir, comme chez nous on écoute papa et maman et on leur obéit.

"Regardons ce qu'il y a dans la maison du bon Dieu. Ici, tu as reçu le baptême, mon chéri. Ceux qui ne reçoivent pas le baptême sont bien à plaindre. Ils ont un papa et une maman sur terre, mais ils n'en ont pas dans le paradis. Ils ne pourront pas vivre avec le bon Dieu. Quel malheur!

"Regarde ceci dans le coin: c'est un confessionnal. Quand on a fait le méchant, quand on a désobéi à son Père du paradis, au bon Dieu, c'est là qu'on va lui dire ses péchés et qu'on en a bien du chagrin et qu'on ne les fera plus. Et le bon Dieu, sous la forme d'un prêtre, pardonne toujours.

"Et là-bas, au milieu, plus haut que les chaises, c'est la chaire, c'est l'école du bon Dieu. Il n'y a que les prêtres à pouvoir y parler, au nom du bon Jésus; et quand c'est dimanche, tous les chrétiens viennent à l'église, et le prêtre leur explique comment on obéit au Père du ciel, et par quels moyens on ira le voir en paradis."

Lentement, maman et bébé sont montés vers le haut de l'église, ils approchent du choeur. Devant eux la lampe du Saint-Sacrement scintille, et la porte du tabernacle montre en relief une croix dorée. Les petits yeux sont attirés par les reflets, ils contemplent fixement, et la voix de la mère se fait encore plus douce et plus grave.

"Derrière cette petite porte, c'est la chambre du bon Jésus. Il est là, nuit et jour, il y demeure. Chez nous, tu as vu son image en bois, le crucifix. Là, il se trouve pour de vrai: c'est un crucifix en chair vivante. Ca ne l'empêche pas d'être en même temps au paradis. Mais au paradis on le voit à découvert: ici il se cache sous l'hostie, on dirait du pain. C'est pendant la messe qu'il descend dans l'hostie, et s'il se cache sous la forme du pain, c'est pour venir dans notre coeur nous nourrir et nous sauver. Il nous donne alors le courage et la force de marcher tout le long du chemin jusqu'au paradis.

grandira votre petit, il faudra, bonnes mamans, multiplier les visites à Jésus-Hostie, et surtout ne jamais oublier de le conduire à la messe le dimanche. De votre bouche et de vos exemples maternels, il recueillera les leçons ls plus autorisées, les plus pénétrantes, les plus efficaces. Vous façonnerez ainsi son âme, et, à cette école, qui peut douter qu'elle devienne l'âme d'un parfait honnête homme et d'un vrai chrétien. C'est le plus bel ouvrage, n'est-ce pas, que puisse rêver d'accomplir une mère.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA FRANCE ET LE VATICAN

Presque toutes les grandes nations ont des représentants auprès du Vatican. Seule la France fait exception. Toujours les catholiques ont souhaité le rétablissement de ces relations diplomatiques. Ils ont été soutenus par de nombreux incroyants. Assurément nos lecteurs prendront un intérêt à lire l'argumentattion de M. Gabriel Hanotaux, l'un de ces incroyants, ancien ministre des Affaires Etrangères, en faveur d'une entente de la France avec le Vatican. Elle a paru récemment dans le **Figaro**.

"Au moment où Benoit XV mettait la main sur le gouvernail, la barque de saint Pierre était déjà emportée dans le terrible ouragan. Comment le pilote la conduira-t-il parmi les écueils? C'est le secret de l'avenir; mais personne au monde ne peut nier la haute influence morale que le Pape est appelé à exercer sur le monde catholique, c'est-à-dire sur des foules répandues à la surface de tous les continents, durant ces événements qui décideront, sans doute, du sort de l'humanité.

"Il n'est pas un gouvernement au monde, pas un pays engagé dans le conflit actuel, qui puisse avoir le moindre doute à ce sujet. Tout le monde sait que la Rome vaticane est, pour le moins, un merveilleux centre d'informations. Aussi, nos ennemis, avec la puissance de leur esprit d'organisation, avec la méthode minutieuse qu'ils apportent dans tout ce que peut préparer la prévoyance humaine, ne s'y sont pas trompés. Ils ont agi: quatre ambassadeurs ou ministres sont là, à leur poste; ils ne quittent pas les alentours du Vatican. On les trouve et on les retrouve partout. Et je n'insiste pas sur le nombre infini d'agents de toute nature, clercs ou laïques, qui, du matin au soir, parcourent les couloirs du palais de la secrétairerie d'Etat, se glissent aux accès de la cour-Saint-Damase: je ne parle pas non plus des agents répandus dans tous les mondes et surtout dans le monde "noir", s'efforçant de ranimer les zèles qui fléchissent, s'attachant à répandre les nouvelles favorables à leur thèse, à dénaturer les événements contraires, et dont tout l'effort consiste à entretenir, autour du Saint-Siège, une atmosphère sophistiquée, dans l'espoir d'atteindre les cerveaux les plus lucides et d'ébranler les coeurs les plus fermes.

"J'aurais trop à faire si je tentais de dire tout ce que l'on voit, sans parler de ce que l'on ne voit pas: nos ennemis ont entrepris le siège du Vatican: de près et de loin ils l'assaillent de tout ce qui peut l'ébranler: séduction ou menace, intimidation ou promesse: et, le plus tenace de ces procédés, c'est la présence réelle et perpétuelle.

"En face d'un tel système et d'un tel travail, qu'ont fait les puissances alliées? Elles ne pouvaient se dissimuler l'importance du débat engagé sur ce sommet, dans la tourmente universelle. La protestante Angleterre a nommé, auprès du Saint-Siège, un ministre de religion catholique, M. Howard, et cela "pendant la durée de la guerre"; la Belgique a confié à l'un de ses publicistes les plus éminents et les plus goûtés dans l'entourage du Pape, le soin de plaider sa cause et de défendre ses intérêts. On verra, sans doute, un jour que la présence de M. Van der Heuvel n'a pas été sans utilité. La Russie schismatique est représentée. Seule la France n'a pas de mandataire auprès du Vatican. Que son autorité et ses intérêts même subissent quelque atteinte en raison de cette abstention, on l'admettra aisément.

"'Et pourtant, malgré tout, la France, la France éloignée, attaquée, calomniée, n'a pas perdu, ici, tant s'en faut, toute influence. C'est une des constatations les plus fortifiantes que l'on puisse rapporter de Rome; et c'est un point sur lequel il convient d'insister pour bien faire comprendre l'étonnante fidélité de sentiments qui règne à notre égard, même dans ces enceintes que l'on pourrait croire si obstinément fermées. Malgré tout, quoique absente, la France est ici, partout. Comment se défend-elle donc? Elle se défend par ses titres acquis, par son prestige, par ses oeuvres subsistantes et renouvelées, par son passé si glorieux, par son présent si brave, par son avenir que, d'ores et déjà, l'on sent assurée et magnifique. En cela, on trouve, entre les deux Rome, une harmonie qui doit nous toucher.

"Le Vatican lui-même, quand il ne recourt pas à la langue de l'Eglise, le latin, quand il ne se sert pas de la langue courante, l'italien, quelle langue parle-t-il? le français: or, par le langage, quelque chose de l'âme française s'attarde assez naturellement sur les lèvres qui le prononcent et sur l'esprit qui l'inspire. On constate avec joie cette disposition faite du moins de sympathie, soit qu'il s'agisse du Souverain Pontife lui-même, nourri dans un monde où l'on eut toujours les yeux fixés avec tant de bienveillance sur "la fille aînée de l'Eglise", soit qu'il s'agisse du cardinal secrétaire d'Etat qui vécut parmi nous de longues années, alors qu'il enseignait dans nos hautes écoles: et on retrouve avec joie l'influence française partout, dans ces établissements où s'entretient le culte de notre passé, de notre art, de notre civilisation et qui honorent à la fois Rome et la France: l'école d'histoire et d'archéologie, dirigée par mon éminent confrère Mgr Duchesne; la Villa Médicis, où Besnard achève un magnifique portrait du Pape Benoît XV; Saint-Louis-des-Français, les Lazaristes, nos oeuvres d'Orient, Saint-Sulpice, où s'efface la modeste et sage personnalité de Mgr Herzog.

"A quel point la France est présente, à quel point son prestige, malgré toutes les atteintes qu'il a reçues, contre-balance les efforts de ses adversaires, c'est une chose dont il est impossible à un Français de ne pas se réjouir, quand on voit les choses de près.

"Donc la France, même de loin, agit, en quelque sorte, par rayonnement: que serait-ce si elle exerçait une action directe et immédiate? Pour servir la cause des alliés, quelle force représenterait, en ces lieux, la volonté d'être nous et de prendre la place qui nous appartient?

"C'est une des impressions que je rapporte de Rome. A travers les voiles que l'on s'est efforcé d'épaissir, la lumière française n'a pas cessé d'éclairer; et si on voulait la ranimer, elle ne tarderait pas à reprendre tout son éclat.

"Je voudrais bien savoir comment il se fait que les accents deviennent plus soutenus et plus chaleureux, quand les hommes les plus considérables parlent, ici, de la France. Je voudrais bien savoir quelle est cette poussée mystérieuse qui donne aux paroles je ne sais quelle sonorité et quelle émotion quand on énumère les oeuvres françaises, les gloires françaises: saint Louis, Jeanne d'Arc, les missions, le protectorat catholique, les oeuvres d'Orient: je voudrais bien savoir pourquoi ce pôle exerce, quand même, son attraction. Le sentiment que j'ai reconnu hier, à Rome, je sais qu'il se traduira, aujourd'hui même, à Paris. Il existe. Je dis les choses comme elles sont. Si je pouvais répéter les paroles que j'ai entendues, elles ne feraient que préciser les choses par la souveraine cordialité de leur exactitude.

"Oui: mais des faits? — D'accord attendons les faits.

"Toutefois, laissons-leur aussi le temps de se produire et aidons-les à se dégager. Aide-toi, le ciel t'aidera. Parmi les infinies transformations qui s'accomplissent dans le monde des autorités et des influences internationales — et dont la moindre n'est certainement pas le changement soudain de tout le personnel du Vatican, — comment ne pas comprendre qu'on se trouve en présence d'une perpétuelle évolution? Rien n'est fixe. Les lumières et les opportunités, comme des feux à éclipse, n'apparaissent qu'au fur à et mesure que les événements se déroulent et que la tempête roule le navire ballotté sur les vagues, encore faut-il que les faits qui se succèdent soient bien éclaircis, bien avérés, solidement établis, élucidés pour faire preuve. C'est surtout quand tout est obscur et louche qu'une constante surveillance et mise au point est nécessaire.

(A suivre)

L'AIGUILLAGE

—Bonjour, père Jérôme. Comment allez-vous aujourd'hui?

—Pas trop mal, monsieur le curé, pas trop mal, ça va... ça va toujours.... je mène, comme on dit, mon p'tit train de vie...

—Toujours employé de chemin de fer? Dites-donc, est-ce que vous aiguillez comme il faut?

—Comment aiguiller!.... Que voulez-vous dire par là, monsieur le curé?...

—Aiguiller...? C'est ce que vous appelez **switcher**... quand vous voulez parler anglais sans doute.

—**Switcher!**... ah! je comprends maintenant.. oui.. oui.. changer de ligne... changer de chemin... comme qui dirait: donner un bon coup de barre...

—C'est ça, père Jérôme. Voyez-vous, tous tant que nous sommes, nous avons notre petit train de vie à mener. Par conséquent, nous devons, de temps en temps **aiguiller.** La vie est ainsi faite. Nous filons toujours notre train, tantôt à gauche, tantôt à droite.

—Mais il y a donc deux chemins?

—Certainement, mon ami; et libre à nous d'aller à gauche ou à droite. Il va sans dire: les deux n'ont pas les mêmes avantages. Celui de gauche est dangereux. Celui de droite est vraiment sûr, jamais d'accidents.

Eh bien! baptisons ces chemins. Celui de gauche, appelons-le: **Moi**... et celui de droite: **Dieu**. Nous filons donc ou sur le chemin **Moi,** ou sur le chemin **Dieu**. Or, sur les chemins de la vie, comme sur les chemins de fer, pour passer de l'un à l'autre, il faut **aiguiller,** père Jérôme. Et tout bon chrétien doit savoir aiguiller tout le long de sa route. Et vraiment, c'est un métier qui rapporte gros, père Jérôme.

—Mais quand et comment aiguiller, monsieur le curé?...

—Voici. Supposons que demain vous allez travailler. Dès le matin, il vous faudra **aiguiller**.... oui... et ce n'est pas difficile. Une question, mon ami: Pourquoi travaillez-vous?

—Pour gagner de l'argent! monsieur le curé. Faut bien vivre!

—Mais alors vous êtes sur le chemin de gauche, pas mauvais sans doute. Mais si vous dites: Je veux travailler aussi pour plaire à Dieu, v'lan, vous lancez votre train à droite, vous filez à toute vitesse, et vous gagnez quantité de mérites que le bon Dieu réserve là-haut pour vous, lorsqu'il vous appellera... Ce n'est pas malin, n'est-ce pas?

—Oh! non, monsieur le curé... S'il n'y a que ça à faire, je veux aiguiller de mon mieux...

—Ce n'est pas tout. Soir et matin, je suppose encore, vous faites votre prière. Au lieu de la faire pour vous en débarrasser comme ça peut arriver..., vite, vous donnez un bon coup de barre, vous **aiguillez** et vous vous dites: aujourd'hui, j'ai besoin de la grâce de Dieu; j'ai à le remercier de ses bienfaits... Et voilà que vous filez sur le chemin de droite. Vous allez à la messe, père Jérôme; au moins le dimanche?

—Ah! certainement, M. le curé.

—Là encore, il faut aiguiller.

—Comment!... même durant la messe!...

—Et oui. Mais, c'est bien simple. Ainsi, au lieu de bâiller, de dormir, de tourner la tête, vous vous dites: écoute, Jérôme. Tu es à l'église, tu sais ce qui se passe à l'autel; tu es ici pour prier; tu vas donc prier... et v'lan encore, vous venez d'**aiguiller**, et vous filez encore à droite. Ce n'est pas malin, n'est-ce pas? Eh! bien, au commencement de la nouvelle année, père Jérôme, il faudra aiguiller, il faudra donner un bon coup de barre du côté droit, et ce, par une excellente confession et une fervente communion. Invitez vos amis.

Une fois que vous aurez aiguillé, au commencement de l'année, n'oubliez pas ceci, qui est très important: Notre train tend toujours à aller à gauche. Donc, de temps en temps, il faudra donner un petit coup de barre pour maintenir le train sur la ligne de droite. Or, père Jérôme, le meilleur temps pour aiguiller, c'est le premier vendredi du mois; chaque dimanche aussi. Chaque matin, ce sera parfait. Un bon coup de barre, le matin, en disant: mon Dieu, tout pour vous aujourd'hui. Donc, père Jérôme, soyons fidèles à aiguiller. Nos coups de barre seront récompensés au centuple.. Dites-le à vos amis.

Au revoir, père Jérôme... je saute sur mon train et je file à droite... pour le bon Dieu toujours... Suivez-moi.

MALADIE

Avez-vous entendu parler de la maladie de l'oreiller!... des malins disent laurier... Ce n'est pas une épidémie nouvelle... A la campagne, peu de gens en sont atteints... Les villes et les villages sont plutôt des foyers où ce microbe se multiplie énormément et les malheureuses victimes de cette contagion ne se comptent plus.

Ces pauvres malades ne voient jamais le lever du soleil... rideaux et persiennes en interceptent les rayons... et leurs têtes enfoncées dans l'édredon, endolories par une veillée tardive ne sauraient faire l'effort nécessaire pour secouer cette torpeur qui a envahi tout leur être...

Pauvres affligés de la maladie du sommeil!... allez donc leur demander un sacrifice!... impossible!... Cela dort... ça ronfle.. ça rêve... huit et même neuf heures...

D'aucuns disent — mais c'est malin, cela — qu'ils devraient rester au lit toute la journée... ainsi ils n'auraient pas la peine de se lever.

Ces chrétiens fashionables sont toujours les plus exposés à cette contagion... aussi, le dimanche, ne les voit-on guère qu'à la messe la plus courte et la plus tardive.. et si c'était possible, ils diraient bien volontiers au prédicateur d'ajourner son sermon... Leur esprit, rempli de mondanités, de nouvelles à sensation, ne saurait goûter les beautés des mystères sacrés... pour eux, ils ont les yeux en haut mais le coeur en bas, collé à la matière, à la terre et à ses fanges...

Dieu vous garde, amis lecteurs, de cette funeste maladie de l'oreiller!...

De grâce, ne laissez pas vos enfants contracter cette mauvaise habitude du lever tardif...

Si vous les voulez forts et énergiques, faites-les lever de bonne heure et donnez-leur vous-mêmes l'exemple...

Que c'est dur de se lever matin! gémissent les ferventes de l'oreiller... Oui! c'est un combat qu'il faut recommencer chaque matin et il faut y mettre de la persévérance et de l'énergie, une bonne dose, je vous le dis...

En avant! les énergiques! petits et grands... La cloche sonne, le prêtre est à l'autel vous attendant pour faire monter votre prière avec la sienne aux pieds de l'Eternel... C'est le moment le plus beau, le plus poétique de la journée... et vous vous priveriez de ce beau spectacle de la nature à son réveil... Allons!... les énergiques! Debout! Le Créateur vous appelle!...

LE CRUCIFIX DU ZOUAVE

Un commandement: "Baïonnette au canon!" et les zouaves ont bondi. Mais leur élan se brise contre un feu d'enfer. A quelques mètres de la tranchée ennemie, ils sont accueillis par un ouragan de balles.

Malgré les objurgations de leurs officiers, ils se replient, laissant pas mal des leurs sur le terrain. Les chefs circulent parmi eux et leur disent qu'il faut recommencer. Pas un ne bouge. Doucement, un officier répète:

"Il faut la tranchée!"

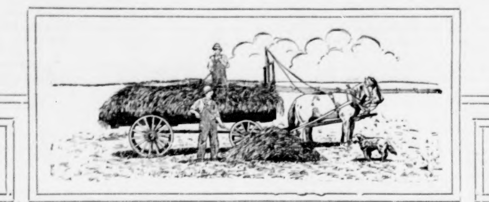
Alors — chose admirable! — un grand zouave s'élance, jetant ses armes. Il se tient droit sous les balles, puis, tirant un **crucifix** de sa poitrine, se lance en avant et s'écrie:

"En avant, camarades!"

Une seconde de stupeur; puis un cri terrible et voilà nos zouaves qui se ruent et, au galop, courent sus à l'ennemi. Cette fois, rien ne les arrête: mitrailleuses, infanterie, tout est culbuté. La tranchée est prise et gardée.

Quand au zouave, **prêtre-soldat** —si incroyable que cela puisse paraître, — pas une balle ne l'a touchée!

Autour de la Ferme



De façon générale, nos collèges d'agriculture canadiens n'ont donné que de maigres résultats. Tous les critiques s'accordent à reconnaître que la terre n'en a qu'indirectement et maigrement profité. Alors qu'on escomptait que toute une génération de jeunes gens iraient puiser, dans ces institutions bâties à coup de centaines de mille piastres et même à coup de millions de piastres, une instruction agricole pratique dont ils s'empresseraient de faire profiter la ferme, il est arrivé qu'on se trouve après des années d'expériences en face d'une sorte de déracinement des jeunes gens de la compagne. Car c'est aujourd'hui un fait acquis qu'à de rares exceptions presque tous les diplômés des collèges d'agriculture abandonnent la ferme ou plutôt n'y retournent pas. De fils de fermiers ils sont devenus des techniciens aux habitudes de ville et qui n'ont plus le goût de reprendre racine dans la campagne. Ce sont de purs déracinés; la campagne ne leur dit plus rien; ils en ont perdu les fortes habitudes de vie saine et rude. Par leur séjour dans les Collèges d'Agriculture, ils sont devenus des "messieurs" et ils ne sont bons qu'à enseigner dans d'autres collèges ou à pérorer doctement dans les réunions agricoles des campagnes.

Le "Collège" a donc été un échec. Et un échec d'autant plus éclatant que le collège a été somptueux et a coûté cher. Par quoi donc le remplacer? Que lui substituer?

Nous n'y voyons qu'un substitut: l'éducation directe, celle qui s'adresse au fermier même. Cela a été plus ou moins tenté et mis en pratique depuis un certain nombre d'années. On peut faire entrer dans ce cadre toute la propagande agricole, orale ou écrite, faite par nos gouvernements provinciaux et nos gouvernements fédéraux. Y entre encore, ce qui semblerait devoir en être la caractéristique, les "écoles" d'agriculture établies en différents endroits de l'Alberta. Elles ne sont point luxueuses, mais se tiennent par leurs cours pratiques et courts en continuel contact avec le fermier, jeune ou vieux. On nous dit que ces écoles ne coûtent pas $100,000 chacune. Il est donc facile pour un gouvernement d'en créer un grand nombre qu'il pourra disséminer dans toute la province. De cette façon, au lieu d'un enseignement purement technique et de caractère universitaire tel que donné dans les grands collèges d'agriculture, l'on pourrait donner dans dix et vingt centres de la province des cours pratiques, complément pour le jeune fermier des leçons apprises sur la ferme. Ces cours, comme en Alberta, seraient de peu de durée et tout à fait adaptés aux besoins de chaque région.

RECOLTE MOYENNE ET POURQUOI

Les deux éléments premiers de la germination de toutes graines, c'est la chaleur et l'humidité. La première ne manque pas, mais il n'en est pas de même de la seconde. Les deux peuvent être trop abondantes. Je ne connais pas de remède contre la trop grande chaleur. Mais je sais qu'il faut des fossés pour laisser écouler l'abondance de l'eau du printemps et celle des pluies de l'été.

Comment garder assez d'humidité dans la terre, ce n'est pas un secret pour personne. Le guérêt d'été, s'il ne coûtait pas si cher, serait un moyen. Toute terre bien labourée et à temps, c'est-à-dire de bonne heure, aussitôt possible après la récolte, en a suffisamment. On laboure généralement trop vite, les mauvaises graines ne germent pas et elles sont prêtes pour le printemps suivant.

Or, au printemps, il suffit au grain semé d'un peu d'humidité et de chaleur pour développer son germe qui contient en lui-même la substance pour faire le travail de la pousse des racines. Celles-ci, une fois dans la terre, y prennent les sucs et l'humidité, et en plus grande quantité à mesure que la tige sort de terre. Alors commence un double travail: les racines continuent toujours leur travail dans la terre et les feuilles s'accaparent des gaz de l'air. Tout va bien si rien ne manque à ces travailleuses.

Mais avec le grain que vous avez mis en terre au printemps, il y a les mauvaises semences de dix années précédentes: la folle avoine, chardon jaune, moutarde, pied de corbeau, etc, etc. Aussi longtemps que toutes ces espèces de plantes sont jeunes, ça va tel que tel; quand elles grandissent, le peu d'humidité que la terre a gardée ne suffit plus: les graines sauvages sont plus vivaces que votre blé ou votre avoine. Et alors? Alors le bon grain végète et le mauvais prend le dessus. Conclusion: impossible d'attendre une bonne récolte de grain mêlé de mauvaises herbes.

Cette année, il y a d'assez beau grain dans les champs de mauvaises herbes. Oui, d'assez beau, mais pas du beau; et il y en a du très pauvre aussi.

Au printemps l'humidité de la terre a suffi, puis les grandes pluies ont donné de l'eau aux bonnes comme aux mauvaises graines et la gelée du 15 juin venant, le bon grain a été retardé et le mauvais a fait des siennes.

Il faut à tout prix nettoyer vos terres, et c'est si facile! Cela va vous donner de l'argent, au lieu de vous en coûter. Donc, des animaux, c'est-à-dire du lait, du beurre, du fromage, de la viande, de l'argent enfin, et des terres nettes qui donneront 30, 35 et 40 minots de blé à l'acre au lieu de 12, 15 et 20.

N.-C. JUTRAS, Ptre.

ELEVAGE

Le coq qui améliorera vos troupeaux de pondeuses

Dans un précédent article, j'ai essayé de montrer ce que devait être le coq de boucherie. Il n'est pas moins utile de savoir ce que doit être le coq destiné à améliorer un troupeau de pondeuses.

L'aptitude à la ponte est transmissible par hérédité. Il faut toutefois remarquer que cette transmission ne se fait pas de la poule à ses filles. Celles-ci seront bonnes ou mauvaises pondeuses suivant le coq qui les a engendrées. Autrement dit, c'est le coq qui transmet l'aptitude à la ponte.

Ceci est nettement prouvé par les expériences de Raymond Pearl, de la station du Maine, E.-U., qui s'est servi de plusieurs milliers d'individus appartenant à 13 générations. Je ne puis mieux faire que de reproduire le résumé de ses conclusions:

"Les filles peuvent hériter de leur père, une fécondité élevée, indépendamment de la fécondité de la mère. La grande fécondité n'est pas transmise de la mère aux filles.

"Un coq peut engendrer des filles à fécondité élevée par l'intermédiaire de poules de fécondité très diverse.

"Les filles d'une poule peuvent être bonnes ou mauvaises pondeuses, selon le coq par lequel elles ont été engendrées.

"La proportion de mauvaises pondeuses d'une descendance de diverses mères est la même si toutes les mères ont été accouplées avec le même coq."

Mes observations personnelles m'avaient conduit aux mêmes conclusions. Je vois avec plaisir, dans la **Gazette Agricole** de juin, que M. Graham, du collège de Guelph, n'est pas loin de les partager. Après ses expériences de 1913 et 1914, il dit: "Les résultats obtenus indiquent que l' "aptitude à la ponte est plutôt transmise par le mâle que par la femelle".

"Nous avons à plusieurs reprises, accouplé à de bons mâles des poules mauvaises pondeuses du troupeau de souche et nous avons obtenu de bonnes poulettes; nous avons accouplé également quelques poules fécondes à des mâles du troupeau de souche et les poulettes résultantes n'étaient pas de meilleures pondeuses que les anciennes."

On peut donc aujourd'hui dire que le cultivateur n'a pas besoin de se donner la peine de sélectionner ses poules à l'aide de nid à trappe — ce qui est toujours absorbant. **Mais on doit absolument acheter un coq provenant d'une bonne, d'une remarquable pondeuse.**

Où trouvera-t-il ce coq? Là est la difficulté pour le moment.

Quel est l'aviculteur qui ne prétende pas avoir des poules merveilleuses, pondant au besoin 366 oeufs par an? Mais quel est celui qui a réellement de bonnes pondeuses? Quel est celui qui peut donner toutes les garanties à l'acheteur?

Pour notre part, nous ne voyons pas d'autre solution que d'organiser dans les Ecoles d'agriculture et dans les Ecoles ménagères, dans les fermes expérimentales, etc., des troupeaux sélectionnés. La production des oeufs serait rigoureusement contrôlée à l'aide de nids à trappe. Les oeufs des meilleures pondeuses seraient vendus aux cultivateurs — ou seraient mis à couver séparément et les coqs seraient vendus aux enchères, en faisant connaître la fécondité exacte de leur mère.

Des concours de ponte, comme il s'en fait en Irlande, aux Etats-Unis, en Australie, permettraient aux bons éleveurs de mettre en vedette leurs meilleures pondeuses et de coopérer au travail des établissements officiels.

Ces concours de ponte ont donné des résultats pratiques remarquables, particulièrement en Australie, où la moyenne de production des oeufs par poule a été, dans ces concours, de 175 oeufs.

Certaines poules considérées comme bonnes ont donné 220 à 240 oeufs. Certaines autres, plus rares, ont donné 270 et même 280 oeufs.

Dans ce pays, les bons cultivateurs peuvent — avec toutes les garanties possibles se procurer des coqs qui, nés de pondeuses remarquables, engendreront à leur tour des pondeuses remarquables.

Je suis bien persuadé que les cultivateurs de la province de Québec jouiront des mêmes facilités pour améliorer leurs troupeaux. Le service de l'aviculture a probablement, et depuis longtemps, songé à prendre une initiative en ce sens.

Joseph Pasquet,
Professeur de Zootechnie.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.85 à $7.10
Bon choix	$6.35 à $6.75
"Feeders"	$5.75 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.25 à $4.50

Taureaux—

Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.50 à $4.75
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Bons	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Bono choix	$5.50 à $6.00
Bon	$5.00 à $5.35
Ordinaires	$4.25 à $4.50
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$6.00 à $6.50
Bon choix	$5.50 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.40
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$7.35 à $7.75
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.50
Truies grasses	$6.00
Légers	$6.50 à $7.00

Brebis—

Grasses	$6.50 à $7.00
Moutons	$7.50 à $8.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	17-18

Beurre—

Crèmerie	26-27
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	12¼
Seau (20)	$2.57
Caisse (5)	$7.87
Caisse (3)	$7.95

Fromage—

Nouveau	14½
Twins	15½
Vieux	.20
Manitoba	13-14

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$23
Gru	$25

Sucre—

Extra, garanti	$7.20

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$15
No 2	$14
No 3	$11
Sauvage, No 1	$11
Sauvage, No 2	$9
Sauvage, No 3	$8
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.60
Avoine cassée	$38
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50
Avoine roulée, 80 liv	$3.10

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	88½
No 2 nord	86½
No 3 nord	83½
No 1 Rejeté	83½
No 2 Rejeté	81½

Avoines—

No 2 C W	36¼
No 3 C W	34¼
Extra No 1 fourrage	34¼
No 1 fourrage	33¼
No 2 fourrage	32¼

Orge—

No 3	.47
No 4	.43
Rejeté	.40
Fourrage	.40

Lin—

No 1 N W C	139
No 2 C W	136

L'ALLIANCE BALKANIQUE

Le 29 février 1912, Ferdinand Ier, roi de Bulgarie, et Pierre Ier, roi de Serbie, "pénétrés de la conviction de la communauté d'intérêts et de la similitude des destinées de leurs Etats et des deux peuples frères, bulgare et serbe", signèrent un traité d'amitié et d'alliance. Les deux partis se garantissaient mutuellement leur indépendance politique et l'intégrité de leur territoire, s'engageant à se porter mutuellement secours dans le cas où l'un des deux royaumes serait attaqué, où une grande puissance tenterait de s'annexer ou d'occuper n'importe quelle partie des territoires de la péninsule des Balkans se trouvant sous la domination turque.

Une annexe secrète à ce traité stipulait que, au cas où il surviendrait en Turquie des troubles intérieurs mettant en danger les intérêts des parties contractantes ou bien où les difficultés menaceraient le maintien du **statu quo** dans la péninsule et nécessiteraient une intervention, les parties échangeraient leurs vues et communiqueraient leur décision à la Russie dont l'opinion sera obligatoire pour les deux parties.

On prévoit dès lors le partage de la Macédoine, la Serbie ayant une langue de terre avec Uskub, à l'ouest de la ligne Mont-Galemlac Ochrida, et la Bulgarie tout le territoire à l'est de cette ligne jusqu'à la mer Egée et la mer Noire, sauf une zone contestée pour laquelle la Russie serait prise pour arbitre.

Deux mois après, une convention militaire complétait ces dispositions: la Bulgarie, en cas de conflit armé, devait fournir au moins 200,000 combattants; la Serbie 150,000, dès le septième jour du conflit. On prévoit les cas où l'agression viendrait de la Roumanie, de la Turquie ou de l'Autriche-Hongrie, mais aussi celui où les deux Etats contractants déclareraient la guerre à la Turquie. Et, dans cette prévision, les états-majors prennent des arrangements pour la marche des opérations.

Cependant, la Bulgarie signait, le 16 mai, un traité d'alliance défensive avec la Grèce. Là, il n'était plus question de partir en guerre contre la Turquie, mais de se défendre contre tout acte d'agression ou de provocation de sa part. La convention militaire annexe fut signée le 22 septembre. Un accord verbal intervenait aussi entre la Bulgarie et le Monténégro.

Les événements, entre temps, se précipitaient: en Turquie, mouvement anti-jeune-turc, mutinerie de la garnison d'Andrinople, **pronunciamiento** à Monastir, soulèvement albanais, chute du Cabinet jeune-turc. Les Albanais s'en donnent à coeur joie; à la suite d'un combat à Mitrovitza, occupation de plusieurs sandjaks, massacre à Kotchani, tuerie à Berana, occupation d'Uskub. La Russie et l'Autriche faisaient entendre à Sophia des conseils pacifiques, recommandant de ne pas pousser jusqu'à la guerre, lorsque, le 29 septembre, on apprit que la Turquie avait décrété la mobilisation générale.

Les Etats Alliés eurent grand'peine à s'entendre sur le but à atteindre, c'est-à-dire l'autonomie ethnique des peuples des Balkans avec toutes ses conséquences. Et lorsque leurs armes eurent remporté de suffisants succès sur les Turcs, ils commencèrent à se disputer âprement les dépouilles du vaincu.

On crut un instant que la crise entre alliés pourrait être évitée, et le gouvernement bulgare décidait, le 22 juin, de soumettre à l'arbitrage de Pétrograd ses différends avec la Serbie et la Grèce. Mais, à son insu, paraît-il, le 29 juin, sur un ordre du haut commandement, la 2e et la 4e armées bulgares attaquaient les troupes des alliés: l'alliance balkanique avait vécu.

La Bulgarie paya cher son acte inconsidéré: elle fut humiliée et dépouillée. M. Guéchoff, qui fut, comme premier ministre bulgare, l'artisan de l'alliance balkanique, déplore, dans le livre tout documentaire qu'il vient de publier et où nous avons puisé les renseignements qui précèdent, a beau rejeter sur "le haut commandement bulgare" la responsabilité de la rupture, celle-ci s'opéra du fait de la Bulgarie, qui ne peut s'en prendre qu'à elle de ses funestes conséquences.

Que maintenant cette puissance veuille profiter des événements actuels pour obtenir réparation de l'injustice certaine dont elle a payé son erreur, c'est assez naturel, au point de vue humain. Cependant, elle ne doit pas exagérer ses prétentions au delà du possible et du juste. Car les autres Etats balkaniques seront bien obligés aussi, de leur côté, de sacrifier quelques-unes de leurs aspirations.

Lorsque la Triple-Entente se trouvait en face de la Triple-Alliance, et que l'Italie se maintenait dans une neutralité énigmatique, on pouvait laisser la bride sur le cou aux rêves de la Serbie. L'Allemagne était arrivée à lui fermer tout débouché sur l'Adriatique en inventant la nationalité albanaise; il était naturel que la Triple-Entente ne s'opposât point à ce que son emprise de la Bosnie et de la Dalmatie lui assurât une libre communication par mer avec l'Europe, et, comme la neutralité italienne ne laissait pas de nous inspirer quelque méfiance, on pouvait laisser dire que ce débouché engloberait l'Istrie et Trieste. Mais, quoi qu'en dise M. Ernest Denis dans son livre plein d'intérêt sur la guerre, il faut, maintenant que l'Italie fait partie intégrante de la Quadruple-Entente, convaincre la Serbie que ses acquisitions en feront une puissance suffisamment forte, suffisamment agrandie pour qu'elle puisse renoncer à une parcelle des pays convoités, l'Istrie rentrant dans le giron de l'Italie. C'est le défaut commun des peuples jeunes de concevoir de folles ambitions et de dresser des plans de conquêtes fantastiques. C'est à leurs amis à leur crier casse-cou. Leur progression, pour être moins rapide et moins exagérée, n'en sera que plus solide. Comme les grandes puissances qui ont subi cette guerre voulue par l'Allemagne auront à refaire la carte d'Europe, il ne faut pas que les petits Etats qu'elles veulent émanciper et sauvegarder contre leur écrasement par l'Allemagne, leur mettent des bâtons dans les roues par leur rivalités et par une politique à courte vue.

Il faut que chacun consente des sacrifices. On en demandera à la Serbie, pour laquelle l'abandon de la Macédoine sera un déchirement. Son gouvernement devrait habituer dès maintenant ses ressortissants à cette séparation, en compensation de laquelle elle aura non pas seulement un couloir, mais une vaste porte-cochère sur l'Adriatique. Leurrer ses peuples en leur promettant de ne jamais céder à l'Est malgré les acquisitions au Nord et à l'Ouest, c'est imprudent et, vis-à-vis de l'étranger, c'est plein de péril.

Les puissances occidentales ne sauraient payer cependant d'un prix très élevé une neutralité plus ou moins bienveillante. Et, si elles ont à demander des sacrifices à la Serbie leur alliée, ce ne peut être qu'au profit d'un Etat qui leur apporterait un concours actif et utile.

Que cet Etat ou ces Etats encore indécis mettent du prix à leur concours, nous l'admettons sans peine, surtout s'il s'agit de la réparation d'une injustice. Mais on doit les mettre en garde contre des exigences inacceptables auxquelles ils sont encouragés par les Germains qui ne cessent d'attiser l'antagonisme et la méfiance entre les Etats balkaniques, mais peut-être aussi par les journalistes français que leur qualité de sénateur, voire d'ambassadeur, devrait rendre assez circonspects pour les retenir de demander en faveur de ces neutres récalcitrants des avantages territoriaux dépassant de beaucoup en importance ceux qu'ils réclamaient. C'est par trop les pousser à exiger encore davantage.

En 1912, la Bulgarie ne demandait que l'autonomie de la Macédoine, ce serait peut-être un mauvais service à rendre à cette entité géographique mal délimitée au point de vue géologique comme au point de vue ethnique, qui, ballottée d'un maître à un autre, n'a ni cohésion ni discipline et ne saurait à qui se donner si on consultait ses habitants.

Nous avons entendu réclamer le retour au traité de San Stefano, c'est vraiment aller un peu loin. Ce ne serait pas seulement Uskub, mais Leskovats, mais Nisch, toute la région affranchie par les Serbes il y a quarante ans qu'il faudrait arracher à la Serbie.

Il faut se garder de trop promettre. Nous combattons, comme le dit fort bien M. Ernest Denis, dont nous n'avons pu adopter toutes les vues, "nous combattons pour l'équilibre, pour le respect des diverses énergies nationales, pour l'indépendance des peuples — menacée par les Germains, — pour l'émulation joyeuse dans le travail pacifique"; que Dieu inspire aux nations comme aux hommes la conscience de l'équité et la résignation au sacrifice.

R. L. C.

EN AVANT LA ROTATION

Monsieur le Curé de Letellier est en frais de faire comprendre à nos bons cultivateurs les bienfaits d'une rotation intelligente.

Pour faire une bonne rotation, il faut du bétail. Monsieur le Curé nous le dira au cours de ses articles et nous ne voulons pas empiéter sur son terrain; nous aurions d'ailleurs pauvre mine à le faire.

Notre but est de rappeler à ce sujet une parole de M. le professeur Villeneuve, du Collège d'Agriculture. Ce monsieur, répondant à la parole un peu sotte qu'on entend parfois, donnait des conseils d'un à propos vraiment merveilleux sur la manière de garder le bétail.

"—Oh! garder des vaches, non pas, c'est sale et c'est à peine si on peut être toléré dans la maison quand on a passé une heure à l'étable.

—Erreur, messieurs, répondait M. Villeneuve; ou plutôt vous me donnez là la preuve la plus claire que votre étable est mal tenue, mal pontée, mal ventilée et mal aménagée.

—Mais nous n'avons pas assez d'argent pour refaire nos étables.

—Pas besoin de beaucoup d'argent, répondait le conférencier, même si vous n'en avez pas du tout, vous pouvez quand même améliorer votre situation.

Et la preuve, vous pouvez aller la chercher sur place à Lorette, où sans rien faire de coûteux des étables sentant mauvais, pas du tout hygiéniques, difficiles à entretenir, ont été merveilleusement changées, à la joie du propriétaire et au bénéfice du troupeau.

Le troupeau est nécessaire pour faire du blé et il peut être gardé en bonne condition, si on veut sortir de la vieille routine dégoûtante et ruineuse, pour y mettre un peu d'intelligence pratique.

M. Villeneuve se fera un plaisir d'aller donner une conférence ou deux aux paroisses qui en feront la demande.

Nous l'avons entendu et nous ne doutons pas que ceux qui se dérangeront pour aller l'entendre en retireront des fruits abondants en science agricole, en piastres et en sous.

Auditeur.

EN PROVINCE

SAINT-MALO

Les battages sont commencés depuis une semaine. Le beau temps favorise les cultivateurs; tous espèrent avoir une bonne récolte.

* * *

Mlle Anna Gosselin était en promenade à Saint-Pierre dimanche dernier, en automobile.

* * *

M. Emile Trudel est parti pour aller battre au moulin à Sainte-Elizabeth. Espérons qu'il sera bientôt de retour.

* * *

Dimanche dernier il y eut une partie de baseball à Saint-Pierre. Plusieurs jeunes gens de Saint-Malo s'y rendirent.

M. Charles Lafournaise, capitaine des joueurs de Saint-Malo, accompagné de mademoiselle, ainsi que MM. et Mlles Baptiste Proteau, Arma Malo, Armand Poirier, Eva Morin, Arsène Trudel, Vaélrie Gauthier, Emilien Desrosiers, Solange Bourgeois, D. Desrosiers, Alexina Poirier, Isidore Forest, Annette Poulin. Les futurs beau-frères Alphonse Morin et Wilfrid Gauthier, accompagnés de Mlles Eva et Emilia Desrosiers. Tous sont revenus enchantés de leur voyage.

* * *

Mme Corbeau et sa fille sont venues en promenade chez M. Gosselin.

Irène.

SAINTE ANNE DES CHENES

A leur dernière réunion, les Enfants de Marie choisirent leur conseil pour l'année 1915-16. Les nouvelles dignitaires sont: Mlles Anna Delorme ,présidente; Lucie Tétreault, 1ère vice-présidente; Apauline Dufresne, 2me vice-présidente; Agnès Lavergue, secrétaire; Eva Gauthier, trésorière; Annie Girard et Jacqueline de Margerie, conseillères.

* * *

Il est peut-être un peu tard pour parler de la séance donnée au profit de l'Eglise, le 15 août dernier, par le groupe Langevin de l'A. C. J. C.

Disons toujours en passant que les recettes totales, provenant de la vente des billets, se montèrent à $62.50. Après avoir payé les dépenses, il resta $57, que le trésorier du groupe, M. Alfred Bleau, remit à M. le curé pour notre église.

On ne peut s'empêcher de constater que c'est un succès pour les temps que nous traversons, et les jeunes du groupe Langevin ont lieu d'être très satisfaits de l'encouragement qui leur a été donné.

De notre côté, nous leur devons certainement des félicitations et des remerciements pour l'agréable soirée qu'ils nous ont offerte le 15 août. A quand la prochaine?

* * *

On travaille activement de ces temps-ci à habiller les cloches pour la bénédiction qui aura lieu très probablement à la fin du mois.

Une des cloches sera habillée par un donateur, M. Willie Lane, et une autre par les Enfants de Marie. Les Dames de Sainte-Anne habilleront la troisième. A cet effet, elles sont à travailler, sous la direction de Mme Liébeau, une aube au crochet qui promet d'être de toute beauté.

* * *

Dimanche dernier, M. le curé nous fit part d'un voeu émis au Congrès des Prêtres Adorateurs. à savoir: Que chaque semaine, l'huile de la lampe du sanctuaire soit fournie par une famille ou une personne de la paroisse.

Vraiment, c'est une dévotion des plus jolies que celle-là.

Cette petite lampe, qui veille constamment vec le bon Maître, alors même que tous sont endormis, que de grâces ne saurait-elle pas attirer sur la famille ou la personne qui l'alimenterait ainsi pendant toute une semaine.

M. le curé ne fit que nous parler de la chose en passant, laisant à la dévotion de ses paroissiens le soin de la réaliser.

Nul doute que cette belle dévotion va immédiatement s'établir dans nos braves familles de Sainte-Anne.

Un Paroissien.

LORETTE

Deux de nos citoyens nous ont quittés pour aller aux battages, et nous attendons leur retour dans quelques semaines.

* * *

Mlle Elise McDougall nous a ausi quittés pour aller à l'Ecole Normale de Saint-Boniface.

* * *

Les foins sont déjà avancés par ici, et le grain sera bientôt battu.

* * *

Dimanche soir, le 29 août, a eu lieu une petite réunion d'amis avant que les collégiens, MM. Donat McDougall et Sauveur et Paul Mareoux partent pour le Collège. Cette petite fête a eu lieu chez Mme Veuve McDougall. Ceux qui assistaient à cette fête étaient: Mlles Marie-Ange et Hélène McDougall, Doralice Marcoux; MM. Joseph Brunelle, Joseph Bienvenue, Joseph Dubue, Antonin Jeanson, Delphis McDougall, Joseph Marcoux, ainsi que MM. Alphonse et Sauveur Ferland. M. Brunelle, en nous faisant entendre son gramophone, nous a beaucoup enchanté. Ca été vraiment rigolo. Bon succès à nos chers collégiens.

Les yeux clairs.

LE PAS

Les élections provinciales déférées du Pas sont passées depuis le 25 août, lorsque l'honorable Edward Brown, trésorier provincial, était élu par acclamation comme le représentant du Pas à la Législature.

* * *

Le R. P. J.-T. Mallet revenait en ville la semaine dernière. C'est l'intention du Rév. Père de partir une colonie un peu plus loin sur la rivière Carotte, là où le danger est moins grand d'être inondé.

* * *

M. L.-C. Ledue arrivait de Winnipeg, avec sa famille, la semaine dernière. Il vient pour s'établir parmi nous comme entrepreneur et charpentier. Il dit être très satisfait des apparences de prospérité de notre ville, en l'avenir de laquelle il a une confiance absolue. Presque en arrivant il prenait le contrat pour la construction d'un agrandissement d'un magasin.

M. Jos Fredette revenait des mines d'or de Herb Lake, lundi. Il est enchanté de ses concessions et il compte retourner sous peu pour les développer.

* * *

M. A. Taillon, qui en ce moment fait du foin à 20 milles, sur la rivière Carotte, était en ville lundi. Il avait descendu avec lui deux barges de foin. M. Taillon dit qu'il a au-dessus de 150 tonnes de foin de première qualité.

* * *

M. Pouillote, qui a un établissement de barbier à Armstrong Lake, sur le Hudson Bay Railway, était en ville au commencement de cette semaine. Il dit que la construction du pont au-dessus de là est en partie achevée et que les trains y passeront dans deux ou trois semaines.

* * *

Les journaux de la Province et même ceux du dehors, rapportaient la semaine dernière qu'il avait gelé dans toute la Province du Manitoba: une gelée assez forte pour endommager les jardinages; Le Pas excepté, toutefois, car même dans les endroits les plus exposés à la gelée, des légumes tels que tomates, concombres, etc., n'ont encore été nullement affectés par la gelée cet été.

* * *

Vingt-cinq réservistes italiens prenaient le train, lundi, pour aller rejoindre leurs régiments. Quarante autres doivent partir ces jours-ci.

* * *

M. Théodore Dionne, fils de M. et Mme Jos. Dionne, ainsi que M. Wilfrid Cuillerier, fils de M. et Mme P. Cuillerier, prenaient le train lundi, se rendant à Saint-Boniface, où ils vont poursuivre leurs études au Juniorat de cet endroit.

* * *

Les travaux de construction de l'école publique, qui doit coûter $45,000, étaient commencés mercredi. Les entrepreneurs doivent la compléter pour la fin de mars 1916.

* * *

Les travaux sur les canaux d'égoûts et l'aqueduc de la ville doivent commencer sous peu. L'entrepreneur qui a pris cet ouvrage doit arriver d'un jour à l'autre.

* * *

M. C. Coyle a entrepris la construction d'une bâtisse pour MM. R. Kerr et C.-H. Anderson. Cette bâtisse sera située sur le lot formant le coin de l'avenue Edwards et la Seconde rue, sur le côté de la rue opposé au magasin de M. F.-E. Tourigny. La bâtisse aura 33 pieds de large sur 80 pieds de long et à deux étages. Une partie de cette construction est louée à la Banque Union of Canada. Les travaux de construction commençaient aujourd'hui.

* * *

La ville prend un nouvel essor, et la main-d'oeuvre pourrait manquer sous peu, car un grand nombre d'ouvriers sont partis pour travailler aux récoltes.

* * *

M. D. C. Coleman, gérant général des lignes de l'Ouest du C. P. R. arrivait ici, jeudi dernier, dans son wagon privé, le Champlain. Il était accompagné de MM. S.-E. Jenkinson, de Spokane, Frank était seulement que pour voir le pays. On suppose, cependant, que le C. P. R. se propose de construire une ligne venant de Winnipeg au Pas, et la visite de M. Coleman serait préparatoire à l'arpentage du chemin devant se rendre ici.

* * *

Le 24 août, Le Pas recevait la visite du Premier Ministre de la Province, l'honorable T.-C. Norris. Il était accompagné de l'hon. T.-H. Johnson, ministre des Travaux Public et de l'honorable Edward Brown, Trésorier Provincial et candidat libéral pour le district électoral du Pas. Une assemblée publique avait lieu au théâtre Dreamland, dans la soirée, pour discuter les affaires concernant le Nouveau Manitoba, ainsi que les affaires provinciales en général. Les principaux orateurs étaient l'honorable T.-C. Norris et les honorables T.-H. Johnson et Edward Brown, ainsi que le Dr Orok, ex-M.P.P., et M. H. Halerow, candidat conservateur.

Le Dr Orok exprima que la convention conservatrice avait jugé à propos de retirer toute opposition à la candidature de l'hon. Edward Brown.

L'honorable T.-C. Norris, qui était déjà venu au Pas pour les élections de l'année dernière, affirma aux électeurs que son gouvernement prendrait la responsabilité de toutes les promesses faites par l'ancien gouvernement concernant Le Pas, et même, dit-il, nous ferons plus; car j'ai toujours dit que l'ancien gouvernement n'avait pas assez donné au Lee, ingénieur principal de construction du C. P. R. et de Isaac Pitblado, K. C., de Winnipeg. M. Coleman dit que son voyage ici territoire annexé.

L'honorable Edward Brown assura que le gouvernement garantirait les débentures de la ville comme promis par le gouvernement défunt, et que le conseil de ville avait été avisé de commencer les travaux d'aqueduc et d'égoûts, que l'argent serait à leur disposition immédiatement: qu'ils en feraient la demande, qu'il en était de même pour les travaux de l'école publique de $45,000; que l'argent était à la disposition des commissaires, c'est-à-dire que leurs débentures seraient garanties. Il annonça aussi que le gouvernement placerait une somme de $20,000 pour la construction d'un chemin de voiture allant de la voie ferrée du Hudson Bay Railway aux mines d'or de Herb Lake, disant qu'il espérait, d'ici peu, voir une branche du H. B. R. se rendre à ces mines d'or, lesquelles, dans son opinion, étaient assez riches pour payer à elles seules toutes les dépenses occasionnées par la construction du H. B. R.

Le gouvernement verrait aussi à ce que les terrains de la rivière Carotte, qui sont reconnus de première classe pour l'élevage, mais qui sont noyés par les eaux de la rivière Saskatchewan, soient asséchés, permettant aux éleveurs de profiter des milliers d'acres de terre d'une richesse exceptionnelle, qui seront à leur disposition. Il dit aussi que le gouvernement verrait à passer des lois qui donneront satisfaction à tout le monde, pour la protection des animaux à fourrures. Le Pas aura aussi un palais de Justice et une prison, qui seront entretenus aux frais du gouvernement, les fondations pour lesquelles bâtisses seront commencées cet automne.

Le Pas sera un second Winnipeg, dit l'honorable Brown, pour sa situation vraiment unique, soit comme centre de chemin de fer — car il prédit plusieurs lignes de chemins de fer venant au Pas sous peu — aussi comme centre du commerce à fourrures, et aussi comme centre minier.

Si toutes les promesses se réalisent, Le Pas ne tardera pas à aller de l'avant. Une seule note discordante dans tout ceci: c'est que l'élément canadien-franais n'a pas été gratifié d'un seul discours en français. Cependant, le nombre des électeurs de langue française est assez respectable pour qu'un discours, au moins, eusse été fait en français. Pourquoi cette lacune?

ELIE

M. Smith a fait l'acquisition d'un auto de l'agent Brunelle. C'est le treizième dans les alentours.

* * *

Un vent de l'Est nous a appris que M. Alarie devait en faire autant que M. Smith. Promenez-vous, jeunes gens.

* * *

Les battages sont pas mal avancés aux alentours. Le grain rend beaucoup.

* * *

M. Charles Payment, de Bluff Creek, vient passer quelque temps avec ses parents.

* * *

Le Rév. M. Boivin et le Rév. Père Antoine Chalumeau étaient de passage au presbytère cette semaine.

Naissances

M. et Mme Achille Beaudry, un garçon.

M. et Mme Aug. Dufresne, une fille. Parrain, Alex. Dufresne; marraine, Irène Deslauriers.

* * *

Le temps est très favorable, mais il nous faudrait un peu de pluie.

Châteauguay.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Depuis le 11 août dernier, jour du grand pèlerinage, les trois magnifiques cloches de Sainte-Anne sonnent mélodieusement les offices de l'église. Nous sommes fiers de nos cloches. . . et à bon droit. .

En les entendant carillonner, ne disent-elles pas que nous avons un devoir à remplir; celui de dire un mot de reconnaisance aux bonnes Soeurs Grises, pour leur dévouement et leur charité; car il ne faut pas oublier que pendant plus de trente ans, la cloche du couvent a sonné les offices religieux; elle a annoncé l'arrivée du nouveau-né comme le départ de l'un d'entre nous pour un monde meilleur.

Pendant ce laps de temps, ces Soeurs de la Charité ont dû essuyer des reproches pour récompense de leur dévouement. Il faut bien tenir compte de la bonne volonté. Nous savons fort bien que ces personnes ne travaillent pas pour les récompenses terrestres; néanmoins, nous sommes heureux de leur offrir nos sincères remerciements, et de leur dire que nous n'oublierons pas les immenses services qu'elles ont rendus à la paroisse de Sainte-Anne.

Nous regrettons le retard que nous avons mis à faire connaître à ces bonnes religieuses, nos sentiments de gratitude; elles nous pardonneront cette lacune comme elles savent toujours le faire.

Un ancien paroissien.

CES AIMABLES AMERICANO-BOCHES

Ils veulent faire sauter des usines américaines pour aider le Fatherland à vaincre les alliés

Saint-Louis, 2. — Cinquante affiches manuscrites appelant les "patriotes" allemands et irlandais en Amérique, à l'aide, pour mettre fin à la guerre européenne, en dynamitant les usines et les chemins de fer, engagés dans la fabrication et la transportation des fournitures de guerre pour les alliés, ont été remises aujourd'hui, au directeur des postes d'ici, par M. G. A. Hoehn, éditeur d'un journal ouvrier. Les affiches manuscrites étaient enveloppées dans des exemplaires du "Hanover Anzeiger" et portaient le timbre de la poste de Blomberg, une petite ville près de Hanovre.

Les autorités postales d'ici, ne prennent pas ces affiches au sérieux. Elles sont écrites en pauvre anglais et signées "Le comité allemand." Elles contiennent des offres de 5,000 à 50,000 francs pour les "patriotes qui nous aideront à annihiler nos ennemis".

Il y a certaines usines et des chemins de fer désignés particulièrement dans les affiches pour être détruits.

* * *

San Francisco, 2. — Un train transportant 3,200 kilogrammes de dynamite provenant des usines de la Du Pont de Nemours Powder Company, a été déraillé à Pinole, Cal., aujourd'hui, et sauta, tuant Harold Bennett, mécanicien, Bert Talbott, chauffeur, et un ouvrier non identifié. Il n'est rien resté du train. Des poudreries voisines n'ont pas été endommagées.

Pinole est situé en bordure de la baie de San Francisco, à 25 kilomètres environ de la ville.

* * *

Depew, N. Y., 2. — Une bombe chargée de dynamite et placée contre la façade de la maison oc-L'attentat contre la vie de Coombs directeur d'une compagnie d'aéroplanes dont les usines encore en construction, doivent fournir les alliés de machines volantes, a fait explosion aujourd'hui. La force de l'explosion a démoli les murs et brisé quelques vitres aux environs. Il n'y eut pas de blessés. L'atentat contre la vie de Coombs a suivi la menace qu'on userait de violences, s'il le fallait, pour empêcher la compagnie d'entreprendre la construction de machines pour les armées alliées.

M. Coombs, ancien lieutenant dans l'armée française, représente, dit-on, le gouvernement français pour la fourniture d'aéroplanes. Les ateliers seront installés dans les bâtiments en construction.

LE "F-4"

Plusieurs cadavres sont trouvés dans le sous-marin

Honolulu, 1. — On a trouvé aujourd'hui dans un des compartiments du sous-marin "F-4", qui est maintenant amarré à quai, plusieurs cadavres des membres de son équipage qui comptait 22 hommes. Un des cadavres a pu être retiré. Deux autres sont dans un tel état de putréfaction qu'il est extrêmement difficile de les remuer. Aucun d'eux n'a été identifié.

Le contre-amiral Boush a officiellement annoncé cette découverte et a ordonné de percer un trou dans la coque du compartiment d'avant, qui, jusqu'à présent est resté inaccessible.

On a fait des préparatifs pour embaumer les corps au fur et à mesure qu'ils seront retirés du sous-marin. Si Washington en donne l'autorisation, le départ du croiseur "Maryland", qui doit prendre la mer aujourd'hui, sera retardé de quelques jours et emportera aux Etats-Unis les restes des marins du "F-4".

L'Allumeur de Réverbères

Par

Melle Cumming

Roman de La Liberté

—

No 43

—Certainement. Il était ici quand je suis arrivée, et l'ai très bien vu sortir; il a même dit, en prenant congé d'Emily, qu'il avait rendez-vous à Boston avec un de ses amis, mais qu'il espérait revenir dans la soirée. Je voudrais qu'il revînt en effet pour que vous puissiez le voir.

Les deux jeunes filles approchaient du salon, la porte était entr'ouverte, et l'on entendait très distinctement la voix de mistress Graham qui parlait à son mari et à Emily avec beaucoup d'animation.

—C'est la plus terrible chose que j'aie entendu raconter de ma vie, disait-elle; et penser, Emily, que vous étiez sur le bateau, ainsi que notre chère Isabelle. Pauvre enfant! elle est encore pâle de la frayeur qu'elle a eue. Gertrude Flint y était aussi, et il paraît même qu'elle s'est admirablement conduite. Mais où est-elle, cette chère enfant?

Gertrude entrait précisément en ce moment. Madame Graham la vit, courut à elle et l'embrassa avec effusion. Car, malgré sa légèreté et son humeur un peu acariâtre, la belle-mère d'Emily avait un bon coeur, qui se montrait encore dans les grandes occasions.

Gertrude demanda bientôt la permission de s'éloigner pour aller faire une toilette plus convenable que celle qu'elle portait en ce moment. De son côté, madame Graham annonça qu'elle allait enlever la poussière du voyage et appela Bridget pour emporter ses bagages; mais Bridget n'arrivait pas et Gertrude offrit à madame Graham de monter son sac de voyage, avec lequel elle sortit en effet.

Sur le haut de l'escalier, elle rencontra Isabelle en robe de chambre avec un pot à eau à la main. Confuse d'être surprise dans cette situation, Isabelle s'empressa de déposer le vase par terre même avant de rien dire à Gertrude, qu'elle accueillit cependant avec le salut le plus aimable.

—Je suis enchantée de vous voir, dit-elle, quoique votre présence m'impressionne vivement en me rappelant le terrible drame auquel nous avons assisté toutes deux. J'ai souvent admiré depuis votre calme dans cette circonstance: quant à moi, j'avais tellement perdu la tête que j'avoue que sans vous je n'aurais jamais su comment me tirer de ce danger. Mais parlons d'autre chose, chère amie, car je ne puis encore penser à cela sans frémir.

Changeant subitement de sujet, Isabelle demanda à Kitty si elle n'avait pas sonné pour qu'on leur apportât de l'eau.

—J'ai sonné deux fois, répondit Kitty, qui rentrait à l'instant même, est-ce que personne n'est venu?

—Non, répondit Belle. Cependant il faut que je fasse ma toi-

—Eh bien! donnez-moi ce vase,

lette avant l'heure du thé.

dit Gertrude, je vois le descendre et Jane vous le rapportera plein d'eau.

—Je vous remercie, dit Belle à demi-voix, tandis que Kitty s'écriait qu'elle ne le permetrait pas et qu'elle préférait descendre elle-même.

Il était trop tard, Gertrude était déjà partie.

Elle trouva madame Ellis fort embarrassée et maugréant contre la destinée qui lui adressait à l'improviste cinq personnes affamées par un long trajet, juste au moment où elle n'avait rien à leur donner à manger.

—Eh bien! dit Gertrude, chargez-vous de dresser la table et donnez-moi les clefs, je vais veiller à faire préparer tout ce qu'il faudra.

Bientôt après, en effet, grâce à l'adroite activité de Gertrude, tout était prêt pour un souper confortable.

Gertrude était occupée à sortir des porcelaines d'un buffet, quand Kitty s'approcha d'elle tenant par la main une petite fille habillée en noir. Gertrude se retourna, et Kitty lui sauta au cou en lui disant qu'elle était si heureuse, qu'elle était venue exprès pour lui en faire part.

En parlant de la sorte, la jeune fille versait des larmes abondantes.

Si vous êtes heureuse, pourquoi pleurez-vous? dit Gertrude.

—Ce sont des larmes de joie, répondit Kitty en souriant à travers ses pleurs.

Puis elle aprpit à Gertrude qu'elle était fiancée au meilleur homme qu'il y eût au monde.

—Cette petite fille, ajouta-t-elle en présentant à Gertrude l'enfant qu'elle tenait à la main, est sa nièce, une petite orpheline que j'aime déjà comme ma fille. Je suis bien heureuse, et c'est à vous que je dois tout cela.

—A moi! dit Gertrude étonnée.

—Oui, à vous. J'étais autrefois une fille légère et folle, incapable d'aucune idée sérieuse, je ne savais m'occuper que de moi-même, et si je ne m'étais pas corrigée dans le désir de vous imiter, mon futur mari ne m'aurait jamais jugée digne de son amour, et n'aurait point consenti à me donner pour mère à la petite Grace (ainsi s'appelait l'enfant vêtu de deuil). C'est un excellent homme, dont je serai fière d'être la femme.

Gertrude, heureuse du bonheur de Kitty, l'embrassa avec une véritable tendresse.

En même temps la petite Grace prit dans ses mains une de celles de Gertrude.

Cette action attira sur elle l'attention de la jeune fille, qui reconnut l'enfant qu'elle avait pris sous sa protection dans le salon de conversation à Saratoga.

Kitty fut enchantée d'apprendre cette circonstance; et Gertrude, de son côté, en voyant les améliorations notables apportées à la toilette de la petite fille, jugea par là que Kitty était en bonne voie pour justifier le choix de son jeune mari.

Kitty allait faire à son amie le portrait de son futur, quand la cloche annonça le souper.

Le repas fut des plus gais; il venait à peine de se terminer, quand la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage à MM. Amory et Sullivan, qui entrèrent sans être annoncés. La présence William en ce moment aurait suffi de reste pour exciter l'intérêt et la curiosité de chacun; mais il entrait en compagnie de M. Philips, avec lequel il paraissait être dans les meilleurs termes: qu'on juge si la surprise fut grande! Cependant M. et Mme Graham, habitués depuis longtemps aux exigences de la société, se contentèrent d'échanger un regard en se levant pour aller avec politesse au-devant des deux visiteurs. Il n'y avait pas grande cérémonie à faire pour M. Amory, qu'on avait déjà vu dans la journée. M. Graham se borna à le présenter à M. Clinton, et se préparait à le présenter également à mistress Graham, quand celle-ci fit observer qu'elle connaissait M. Amory pour l'avoir vu à Baden-Baden. Willie, après avoir été à son tour présenté à tous les membres de la famille, excepté cependant à Emily, alla s'asseoir près d'Isabelle, avec laquelle il entra en conversation pendant que M. Amory semblait être accaparé par madame Graham.

—Miss Gertrude, dit Fanny à demi-voix, c'est là le jeune homme avec lequel vous étiez en voiture il y a quelques heures, je le reconnais parfaitement.

Gertrude rougit à cette observation et chercha à imposer silence à la jeune fille. Mais Fanny, sans tenir compte de ses observations, continuait à l'accabler de questions qui augmentaient sa confusion. Les regards jaloux que lui lançait Isabelle contribuaient encore à doubler son embarras.

Heureusement qu'un petit événement vint à son secours: la femme de chambre se présentait à la porte, tenant à la main un journal que Gertrude alla recevoir.

Pendant ce temps M. Clinton quitta son siège, et, traversant le salon d'un pas encore affaibli, vint adresser à Willie une question à voix basse, à laquelle celui-ci parut répondre affirmativement; après quoi le vieillard prit Isabelle par la main, et la conduisit devant M. Amory, auquel il dit d'une voix émue:

—Monsieur, j'ai appris par M. Sullivan que vous étiez le sauveur de ma fille, et je vous l'amène pour qu'elle vous rende ses actions de grâce.

Gertrude, qui n'avait point entendu la phrase de M. Clinton, se dirigeait en ce moment vers M. Graham pour lui remettre son journal; M. Amory se leva, la prit par la main, et la plaçant en face du père d'Isabelle:

—Voici, Monsieur, dit-il, la seule personne à laquelle vous êtes redevable de la vie de votre fille. Il est vrai que c'est moi qui l'ai déposée sur la rive, mais ce n'a été de ma part que le résultat d'une erreur. En agissant ainsi, je croyais sauver mon enfant chérie, et j'étais loin de soupçonner qu'elle eût poussé le dévouement jusqu'à sacrifier à une autre la seule chance de salut qui parût lui rester.

—Que c'est beau! que c'est beau! s'écrièrent en même temps Kitty et Fanny, qui cherchaient à fendre le cercle pour presser les mains de Gertrude.

—Chère et noble Gertrude! dit Emily, qui, conduite par Philips, venait de se jeter dans les bras de son amie.

—Gertrude, dit Isabelle, pardonnez-moi, je ne savais pas. . . je n'avais jamais pensé. . .

—Votre enfant, avez-vous dit, Monsieur? fit mistress Graham,

Les Boucliers Vivants

AUTRES ATROCITÉS ALLEMANDES

Le président du Conseil vient de recevoir un nouveau rapport de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens. Ce document couvre vingt pages de l'**Officiel**. Nous ne pouvons, à notre grand regret, qu'en faire quelques extraits particulièrement saisissants.

Les boucliers vivants

A de nombreuses reprises, les Allemands se sont servis de prisonniers militaires ou civils comme de boucliers pour se protéger contre le feu des troupes françaises. Nous vous avons déjà signalé des procédés de cette nature employés à Courtacon (Seine-et-Marne), à Senlis, à Néry (Oise) et à Combres (Meuse). Ce n'étaient pas là des actes exceptionnels.

Le 24 août, près du bourg de Maulde (Nord), le sous-lieutenant de Gueydon, du 14e hussards, a vu une troupe allemande arriver sur son peloton en se faisant précéder par des femmes et des enfants qui poussaient des cris de terreur.

Le 25 du même mois, pendant une retraite, entre Clairfays et Ciery, en Belgique, une arrière-garde du 31e régiment d'infanterie coloniale constata qu'une patrouille de douze uhlans s'avançait derrière une quinzaine de civils, de femmes, de jeunes filles et trois ou quatre enfants de 8 à 10 ans. Pris de flanc par le tir des Français, ces cavaliers s'enfuirent en abandonnant leurs prisonniers, dont aucun d'ailleurs ne fut blessé.

Dans la nuit du 25 au 26 octobre, une cinquantaine d'hommes du 68e régiment d'infanterie, qui venaient d'être faits prisonniers, ont été employés par les Allemands à creuser une tranchée. Le lendemain, l'ennemi a prononcé contre nos troupes une attaque en se faisant précéder par ces hommes, disposés en colonne par quatre, encadrés de fantassins, et suivis par une ligne de tirailleurs. Le sous-lieutenant Terrier affirme avoir vu les Allemands, revolver au poing et fusil au bras, faisant marcher ces prisonniers, en tirant des coups de feu pour forcer leur obéissance. Ces incidents sont relatés dans un rapport signé par un chef de bataillon français, trois autres officiers, un adjudant et un caporal. Ce dernier, qui avait été pris avec ses camarades, était parvenu à s'échapper.

Massacres et prisonniers

Un de leurs chefs, le général Stenger, commandant de la 58e brigade, n'a pas eu honte, dans un ordre dont le ministère de la Guerre nous a fait connaître la teneur, de prescrire à ses soldats le massacre d'adversaires déjà mis dans l'impossibilité de se défendre.

Le 22 août, après la bataille d'Ethe (Belgique), un poste de secours fut installé à Gomery, par le docteur Sédillot, à l'extrémité de l'agglomération, dans une maison sur chaque côté de laquelle avaient été arborés des pavillons de la Croix-Rouge. On répartit un grand nombre de blessés dans cette maison ainsi que dans une grange y attenant et dans plusieurs bâtiments voisins.

Le lendemain, vers 11 heures du matin, le village fut envahi par une troupe allemande, et un lieutenant, accompagné d'environ vingt-cinq hommes, se présenta au poste Sédillot. Il le visita entièrement, puis se retira après après avoir déclaré que "tout était correct", tandis qu'un sous-officier et un certain nombre de soldats restaient à proximité dans la rue. Ceux-ci paraissaient très surexcités. Ils vociféraient des menaces en faisant le geste de couper le cou et ne cessaient de crier: "Es ist der Krieg des Tods, c'est la guerre de la mort: Kugel in Kopf, une balle dans la tête."

Le docteur qui, par mesure de prudence, avait fait rentrer tout son personnel, venait de donner des soins au lieutenant-interprète. Deschars, quand il vit un sous-officier ennemi et quelques hommes faire irruption dans la chambre où il se trouvait auprès de ce blessé, avec le médecin auxiliaire Vayssière, un étudiant en médecine et un ou deux infirmiers. Le sous-officier ordonna à tous les Français présents de sortir, en leur déclarant qu'ils allaient être fusillés. M. Sédillot tentat de lui expliquer qu'il n'y avait là que des médecins et des blessés, et lui demanda de faire venir le lieutenant dont il avait déjà reçu la visite: mais l'Allemand, le visant immédiatement à la tête avec un revolver français dont il était muni, lui tira un coup de cette arme que l'aide-major put heureusement faire dévier par un geste instinctif, grâce auquel il ne fut atteint qu'à l'épaule. En même temps, l'agresseur criait à ses soldats: "Feuer! Feuer!" et des coups de feu éclataient de toutes parts. Atteint à nouveau de deux balles, l'une à la cuisse droite, l'autre au bras gauche, le docteur Sédillot tombait dans l'entrebâillement d'une porte et était tiré dans la pièce voisine par un de ses infirmiers, tandis que le sous-officier brûlait la cervelle au lieutenant Deschars. Alors se produisit une scène de carnage abominable. Le médecin auxiliaire Vayssière et l'infirmier Bourgis s'étant couchés pour éviter la mort, un soldat s'approcha d'eux, tua M. Vayssière d'un coup de fusil, puis, mettant le canon de son arme sur la poitrine de Bourgis, envoya successivement à ce dernier deux balles qui glissèrent sur les côtes et ne produisirent que des blessures en séton. Les Allemands incendièrent ensuite la maison, et le soldat qui avait tué M. Vayssière et blessé l'infirmier jeta sur le dos de chacun de ceux-ci une poignée de paille enflammée.

Quelques instants après, quand les meurtriers se furent retirés, Bourgis put se débarrasser de la paille qui consumait ses vêtements et sauter, par une fenêtre, dans le jardin. Au bout de vingt minutes, trois Allemands, l'ayant découvert dans une planche de choux où il s'était caché, l'obligèrent à se relever, en lui faisant sentir la pointe de leurs baïonnettes, et le contraignirent à traverser une grange en flammes dans laquelle 60 ou 80 blessés en train de brûler poussaient des cris affreux. Aux deux portes de la grange, des sentinelles tiraient sur ceux qui essayaient de se sauver. De la chambre dans laquelle il était étendu, le docteur Sédillot, par des fenêtres basses, voyait tomber ces malheureux. Il entendait des bruits de course éperdue, des cris d'effroi et des appels désespérés, tandis que les Allemands criaient avec fureur: "Noch ein! Noch ein! (Encore un! Encore un!)"

Comme le feu qui dévorait la grange avait gagné la maison, l'aide-major se traîna sur le plancher, et c'est alors qu'il aperçut, à tarvers la fumée, les ennemis fouillant les morts et achevant les victimes qui respiraient encore. Il put, en s'aidant des mains et des dents, monter par une échelle dans un faux grenier où il eut la chance de découvrir une petite ouverture à travers laquelle il lui fut possible de respirer. Par ce trou, il vit les Allemands s'éloigner et plusieurs de ses camarades sauter du premier étage de la maison principale, notamment le docteur de Charette, qui était blessé, et le lieutenant du cadre de Saint-Cyr Jeannin, qu'il avait amputé d'un pied dans la matinée. Ce dernier, en se précipitant, perdit son pansement, et son moignon pénétra dans la terre. Tous les blessés qui restèrent dans la maison furent brûlés; M. Sédillot, qui entendait leurs cris et qui se voyait sur le point de partager leur sort, sauta enfin à son tour dans le jardin. Dans sa chute, il se brisa le péroné droit. Après être resté jusqu'à la nuit, avec ses compagnons, au milieu des choux, il put regagner les ruines de la maison et se mettre à l'abri dans la cave, où il retrouva un certain nombre de ses hommes.

Pendant ce temps, les blessés qui étaient parvenus à sortir avaient été bientôt rejoints, et on les avait conduits au pied du mur du cimetière pour les fusiller. C'est là que Bourgis, lui aussi, fut amené. Quand il y arriva, les Allemands commençaient à massacrer un premier groupe de prisonniers. Il fut placé dans le second, qui comprenait une douzaine d'hommes. A l'instant où, sur l'ordre d'un sous-officier, le peloton d'exécution faisait feu, il se laissa tomber à terre bien que n'ayant pas été atteint. Une demi-heure plus tard, deux soldats moins féroces que les autres le relevèrent, et il demeura prisonnier.

Le 24, le docteur Sédillot, en sortant de la cave, trouva, dans le jardin et dans la rue, une grande quantité de cadavres. C'étaient ceux de ses blessés. Il en reconnut plusieurs, notamment un qui était en chemise avec une gouttière à chaque jambe. Il fut alors arrêté par des hommes qui n'appartenaient pas au même régiment que les massacreurs et conduit au cimetière, où il fut mis en présence d'un grand nombre de corps alignés le long du mur. Bientôt, quatre Français blessés, le docteur de Charette et trois soldats qui étaient accusés d'avoir tiré, furent amenés auprès de lui. Tous jurèrent que cette accusation était fausse, et l'un des soldats montra ses deux bras cassés, prouvant ainsi l'impossibilité dans laquelle il était de se livrer au moindre acte d'agression. Un capitaine n'en ordonna pas moins l'exécution des quatre prisonniers. Elle eut lieu sur la route, à trente mètres du docteur Sédillot. Avant d'être fusillé, M. de Charette pria l'officier qui venait de le condamner à mort de faire parvenir à sa famille son portefeuille qu'il lui remit.

Après ces terribles événements, l'aide-major Sédillot a été soigné successivement dans deux hôpitaux, puis transféré à Ingolstadt, où il a été retenu du 16 septembre au 21 mars, et traité comme un prisonnier de droit commun.

Le 27 août, à Mézières, les Allemands ont fusillé tous les soldats d'une section du 14e de ligne qu'ils avaient faits prisonniers. Un détachement du 2e régiment du génie, dans les rangs duquel était le sapeur Delage, a retrouvé les cadavres qui avaient encore les mains liées derrière le dos.

Le 29 août, une trentaine d'hommes du 99e furent cernés par les Allemands, à la ferme des Tiges, près de Saint-Dié. Quelques-uns, qui se tenaient sur le seuil de la porte, levèrent les bras et agitèrent un drapeau blanc. Un lieutenant ennemi s'avançant aussitôt leur fit un signe d'assentiment, puis leur ordonna de déposer les armes. Dès qu'ils furent désarmés, il les fit sortir et on les aligna contre un mur. Se rendant compte du sort qui leur était réservé, les malheureux implorèrent l'officier et un des soldats de celui-ci joignit ses supplications aux leurs. L'exécution n'en eut pas moins lieu. Les prisonniers, rudement poussés contre le mur, furent impitoyablement fusillés par un peloton d'assassins qui tirait sur eux à cinq ou six pas. Bien que non atteint par les balles, le soldat Palayer se laissa tomber. Après avoir fait le mort, il escalada une échelle et se cacha dans un grenier au milieu de la paille. A peine y était-il blotti, qu'un Allemand venait autour de lui enfoncer sa baïonnette dans les bottes de fourrage. Le soldat Reynard, qui, lui aussi, s'était jeté à terre au moment de l'exécution, put se réfugier dans une cave où il retrouva cinq de ses camarades. Tous les six y restèrent jusqu'au 11 septembre, se nourrissant de choucroute et de pommes de terre crues.

La scène d'horreur que nous venons de rapporter est établie par le témoignage des soldats Palayer, Grand, Duafud, Blano et Reynard qui ont échappé au massacre.

LES USINES DE GUERRE

Saint-Chamond et Saint-Etienne occupent 17,000 ouvriers

Une visite à Saint-Chamond

Saint-Etienne, 11 août.

Aujourd'hui nous sommes à Saint-Chamond, aux ateliers des Forges et Aciéries de la Marine, d'une superficie totale de cinquante-cinq hectares.

Nous sommes reçus à notre arrivée par le colonel Rimailho, directeur technique, et M. Laurent, directeur général. Ces ateliers n'étaient nullement préparés à fabriquer des munitions. Leur production était toute autre et s'appliquait surtout à l'armée de mer qu'ils fournissaient de gros canons et de plaques de blindage dont quelques spécimens éprouvés sont en bonne place dans la cour d'honneur.

Ajoutons que la mobilisation avait privé l'usine de la grande majorité de ses ouvriers quand la nécessité d'obus et de munitions se fit âprement sentir.

L'usine de Saint-Chamond, mobilisée, se mit au travail. On doit rendre aux ingénieurs et aux ouvriers, hommes et femmes qui y sont employés, cette justice: c'est qu'ils ont réalisé des prodiges.

Un simple exemple.

Il y a juste un mois, M. le président Poincaré inaugurait un immense atelier nouvellement construit, mais qui était vide de machines. Aujourd'hui, ce même atelier est en pleine activité, rempli du bruit des moteurs qui ronflent et du bourdonnement des courroies qui déroulent leur course sans fin.

Voici, d'ailleurs, des chiffres qui réconforteront les plus pessimistes. Ces ateliers, qui se sont adaptés à tous les besoins de la guerre moderne, fabriquent par jour 1,000 canons de fusil, 40,000 fusées, 4,000 douilles, 5 tubes de canon de 75 et 250 boucliers de parapet.

Ceci est d'autant plus admirable qu'au début pas un ouvrier de l'usine n'était préparé à un pareil travail. Chacun dut faire un apprentissage spécial. Tous y mirent une telle bonne volonté qu'en un rien de temps des spécialistes remarquables se révèlèrent et, dans cette course effrénée vers la production, la toujours plus grande production, ce ne furent pas les femmes, très nombreuses dans l'usine, qui arrivèrent les dernières.

La cuisine "aciériste"

Cette activité fébrile de neuf mille travailleurs présentant aux marteaux-pilons, offrant aux presses hydrauliques les énormes blocs d'acier rouges jusqu'à en être blancs, matière dans laquelle on taille les rudes vêtements des gros canons et les petites jaquettes des 75, comment la dépeindre?

J'écoute de toutes mes oreilles le colonel Rimailho, à qui revient une bonne part du miracle ici accompli. C'est plaisir de l'entendre. Il nous fait un lumineux cours sur ce que l'on peut appeler la cuisine "aciériste", cuisine compliquée s'il en fut, mais qui, avec lui, devient toute simple.

L'important, dit-il, était, lorsque nous furent révélés par la guerre actuelle les énormes besoins de l'artillerie, d'adapter un matériel destiné à d'autres besoins, aux exigences impérieuses de la situation. Tout appareil qui se meut, soit verticalement, soit horizontalement, nous a servi, et, s'ils avaient une âme, certains d'entre eux seraient bien étonnés de ce qu'on leur fait faire.

Il est exact que l'on fait de tout dans les aciéries de Saint-Chaumond. On y fait de tout avec ordre et méthode. Mais je demande à un ingénieur:

—Vous considérez-vous ici comme arrivés à votre maximum de production?

—Non, monsieur, nous pouvons faire mieux, beaucoup mieux encore. C'est une question de temps, de machine et de main-d'oeuvre. Les machines, ce n'est pas introuvable, mais il faut les installer, les mettre au point, car ce que nous fabriquons ne souffre pas la médiocrité.

—Et combien de temps vous faut-il?

—J'estime, nous dit notre interlocuteur, que la grande impulsion donnée à la fabrication des munitions par le sous-secrétaire d'Etat à la guerre n'atteindra son plein épanouissement qu'au prochain mois de janvier. Nous avons déjà ce qu'il nous faut, mais nous n'avons pas encore le superflu qui nous est nécessaire.

* * *

On fabrique activement armes et munitions à Saint-Etienne

Cet après-midi, nous avons visité la fabrique d'armes de Saint-Etienne. Le colonel Anus, commandant la manufacture — la "manu", comme disent les ouvriers stéphanois — nous a déclaré:

—Au début de la guere, j'étais à la tête de huit cents ouvriers. A l'heure actuelle, je commande à huit mille travailleurs. Nous fabriquons de tout: des appareils microphoniques, des fusils, des mousquetons, des revolvers, des obus chargés, des mitrailleuses de tous types, de tous genres.

"Nous réparons même les mitrailleuses boches, et je me suis laissé dire que c'est surtout de celles-là que nos poilus raffolent. Quel plaisir de se servir contre l'ennemi des armes qu'on vient de lui enlever!"

qui interrompit brusquement Isabelle pour s'adresser à M. Amory.

—Oui, mon enfant, et je bénis le ciel de me l'avoir rendue. Ma fille, ajouta-t-il en se tournant vers Gertrude, votre père n'était pas digne d'un trésor tel que vous, aussi est-il heureux de vous remettre à celui qui vous a méritée par l'amour le plus pur et le plus constant.

En prononçant ces mots, il plaça la main de Gertrude dans celle de Willie.

Il y eut un moment de silence. Chacun était impressionné par la solennité de la circonstance. M. Graham se leva, vint serrer en silence la main de Gertrude et de Willie, et sortit pour cacher l'émotion qui le gagnait.

—Gertrude, dit Fanny en tirant la robe de son amie pour la forcer à lui accorder son attention, est-ce que vous l'aimiez?

—Oui, dit tout bas Gertrude pour couper court aux indiscrètes questions de Fanny.

—Oh! que j'en suis contente! que j'en suis contente! s'écria alors celle-ci en sautant de joie au milieu de la chambre.

—Et moi je m'estime heureux, dit M. Clinton en serrant affectueusement les mains du jeune couple, de voir que le ciel a pris soin de payer une dette que je ne pouvais point acquitter, et qu'il a permis que le dévouement de la jeune fille fût récompensé par l'amour d'un homme qui est du petit nombre de ceux auxquels un père est heureux et fier de remettre le sort et le bonheur de sa fille.

L'émotion avait été trop forte pour la santé affaiblie de M. Clinton. Il se trouva si fatigué que Willie fut obligé de le reconduire dans sa chambre. Le jeune homme ne tarda pas à revenir pour recevoir les bénédictions d'Emily, et apprendre par quelle suite d'événements Gertrude avait si heureusement retrouvé son père.

C'était, comme le lecteur l'a déjà soupçonné sans doute, avec M. Amory que Willie avait eu un rendez-vous dans la soirée, mais il n'avait été question entre eux que de son amour pour Gertrude: et M. Amory n'avait pas voulu lui dire qu'il fût le père de la jeune fillle, afin de lui ménager tout le plaisir de la surprise pour la scène dramatique dont il avait arrêté le plan. Willie avait d'abord paru étonné de la proposition qui lui avait été faite par M. Philips de se joindre à lui pour rendre visite à la famille Graham; mais le désir de voir Gertrude et les instances de M. Amory l'avaient bien vite décidé; nous avons vu ce qui en résulta.

Cette soirée s'écoula pour Gertrude et Willie dans un enivrement qu'on peut facilement comprendre, mais qu'il est impossible de décrire.

... ...

—Venez ici, Gerty, dit Willie, venez admirer par la fenêtre la belle nuit qu'il fait en ce moment.

C'était en effet une magnifique nuit d'hiver. La neige blanchissait la terre, le ciel pur et sans nuages était tout parsemé d'étoiles, et la lune commençait à se montrer au-dessus d'un vieux bâtiment noir; c'était la même maison qu'on apercevait du seuil de la porte où Willie et Gertrude avaient souvent guetté dans leur enfance le lever de l'astre des nuits.

Appuyée sur le bras de Willie, Gertrude regardait le disque brillant qui gravitait lentement dans l'espace: tous deux se taisaient, pensant aux jours depuis longtemps écoulés que cette vue leur rappelait. En ce moment passa l'allumeur des becs de gaz; il lui suffit d'un simple mouvement presque aussi rapide que l'électricité pour laisser derrière lui des jalons lumineux, et bientôt il disparut.

Gertrude soupira.

—La besogne n'était pas si aisée, dit-elle, du temps du bon oncle True; on a fait depuis lui de grandes améliorations.

—Il est vrai, répondit Willie, et je voudrais que le bon vieillard fût encore ici pour admirer ces perfectionnements.

Ce souvenir avait amené quelques larmes dans les yeux de Gertrude.

—Cher oncle True! dit-elle. Mais ne le plaignons pas, Willie, son âme est dans le ciel maintenant: c'est un phare brillant qui nous en indiquera le chemin.

... ...

Dans une jolie petite ville à trente milles environ de Boston, sur les bords transparents d'un lac, au milieu d'un pays délicieux, s'élevait une jolie maison d'une architecture ancienne mais élégante. Cette demeure avait jadis appartenu au grand-père de Philips Amory et il avait fallu, pour qu'il s'en séparât, qu'il y fût forcé par la nécessité.

Philips avait toujours désiré racheter cette maison. Il fit donc cette acquisition et au printemps suivant les réparations furent terminées. Pendant ce temps, Gertrude s'était mariée, et la famille Graham était retournée à la ville.

Emily avait perdu sa compagne; mais trop aimante pour murmurer de cette séparation, qui faisait le bonheur de Gertrude, elle vivait à la fois de souvenirs et d'espérances. La vie de la ville convenait peu à ses goûts.

Un jour Philips vint à elle, lui prit la main, et lui dit:

—Cette demeure au milieu d'une cité bruyante ne vous convient pas, Emily, je possède une maison de campagne isolée où vous seriez bien plus selon vos goûts. Nous nous sommes aimés dès notre enfance, nos coeurs n'ont point changé depuis; pourquoi vivrions-nous plus longtemps séparés?

—Non, non, répondit Emily en souriant doucement, mon infirmité et la faiblesse de ma santé sont des obstacles insurmontables.

—Votre faible santé Emily! Votre infirmité, à qui appartient-il d'en prendre soin si ce n'est à celui qui l'a causée? Ne me désespérez pas par un refus.

En parlant ainsi, Philips avait saisi une main d'Emily, qui répondit sans la retirer:

—Ma pensée avait toujours été, cher Philips, que je ne quitterais la maison de mon père que quand je serais rappelée vers Dieu. Mais, quel que soit le nombre de jours que le ciel me réserve, je ne saurais jamais résister à un de vos désirs.... ... ...

... ...

A l'époque où le printemps émaille les gazons de fleurs, Emily quitta Boston et vint habiter la maison de Philips. Mistress Ellis la suivit et devint la surintendante des travaux de la campagne. M. Philips, en considération d'Emily lui avait depuis longtemps pardonné le mal qu'elle lui avait fait.

Au sein d'une existence paisible, au milieu d'une belle et riche campagne, près d'une femme aimable et bonne, l'exilé retrouva la paix du coeur, dont il avait longtemps désespéré; et sa douce Emily eut plus d'une fois la satisfaction de l'entendre confesser que la bonté de Dieu était infinie, et que la Providence ne nous soumettait à de cruelles épreuves que pour nous rendre dignes du bonheur et nous le faire mieux apprécier.

FIN.

300 MILLIONS DE BOISSEAUX.

Selon M. Andrew Kelly, président de la Western Canada Flour Mills, l'Ouest donnera cette année une récolte de 300 millions de boisseaux de blé. Il est absolument certain que les 275 millions seront dépassés. Le rendement de l'avoine promet devoir être tel qu'on n'en peut encore faire un estimé.

LA FAITES-VOUS?

Faites-vous votre prière du matin et du soir?

La prière du matin, c'est le travail sanctifié. Ce travail sera peut-être pénible, obscur, mais offert à Dieu le matin, il aura une efficacité merveilleuse de pénitence et de mérites éternels.

Ouvriers chrétiens, ne commencez aucune journée, sans donner, en les faisant passer par le Coeur de Marie, toutes vos actions à Dieu.

Si vous n'avez pas le temps de faire une longue prière, faites-la courte.

Si vous ne pouvez pas prier à genoux, priez debout.

Si vous avez oublié la prière avant de partir, faites-la le long du chemin, à votre travail, d'une manière ou de l'autre; mais faites-la.

Comme le dit si bien Mgr de Ségur à un enfant, la prière du matin, c'est comme le baptême de la journée; la prière du soir, c'est comme l'extrême-onction de la journée.

"Quand tu es né, on a commencé par te baptiser, par faire de toi un petit chrétien, un enfant de Dieu, un membre vivant de Jésus, un beau petit temple de l'Esprit-Saint et de Jésus et de Dieu.

"Par ton baptême tu as reçu le trésor de la grâce qui sanctifiera toute ta vie, si tu n'y mets pas obstacle.

"Ainsi en est-il de chacune de tes journées: chaque journée est une sorte de petite vie, qui commence quand tu t'éveilles, qui finit quand tu t'endors.

"Il faut baptiser ta journée, la sanctifier, la donner au bon Dieu, la lui consacrer toute entière; et c'est la prière du matin qui fait cela. Vois comme c'est important! Une journée qui ne commence pas par la prière est une journée païenne; c'est un pauvre enfant qui n'a pas été baptisé.

"Il en est de même de la prière du soir, quand tu mourras, on te donnera le sacrement de la bonne mort, l'Extrême-Onction, qui effacera toutes les souillures de ta pauvre vie, et qui te préparera, si tu reçois saintement cette dernière grâce du bon Jésus, d'entrer tout droit en Paradis.

"Avant de terminer cette petite vie qu'on appelle une journée, avant de t'endormir, fais donc ta prière du soir pour demander pardon de toutes les fautes qui auraient pu souiller ton âme, pour redevenir très bon et très pur, et pour rendre au bon Dieu, à Jésus et Marie tous les petits devoirs de piété filiale.

"Tu t'endormiras ensuite paisiblement en la douce compagnie de ton ange gardien qui, au moment de ta mort, accompagnera ta chère âme et la présentera au Seigneur. Une bonne petite fille que je connais, disait gracieusement tous les soirs à son ange gardien: "Bonsoir, mon bon petit ange". Je suis bien sûr que le bon ange lui répondait, de la part de Dieu: "Ma petite soeur, bonne nuit!"

Les Atrocites et les Crimes commis par les Allemands

Le même jour, le réserviste Lafleur, du 21e colonial, fut surpris par un détachement que conduisait un lieutenant du 69e régiment bavarois d'infanterie. Cet officier lui ordonna de se mettre au garde à vous, lui brisa son fusil contre un arbre, puis, sortant son revolver de l'étui, en tira au soldat désarmé un coup à bout portant en plein visage. Lafleur tomba dans un fossé au bord de la route et fut alors dévalisé. Au bout de deux heures, les ennemis s'étant retirés, chassés par les obus français, le blessé put se rapprocher de nos lignes. On le transporta dans la maison de son colonel où on lui fit un premier pansement.

Le 26 septembre également, près de Vienne-la-Ville (Marne), le caporal Duvauchelle, du 328e, et sa section ont tué trois Allemands dans un groupe qu'ils ont dispersé. S'étant alors avancés, ils ont trouvé parmi les cadavres un fantassin français qui portait à la poitrine et au ventre cinq plaies faites par les baïonnettes et à une jambe une blessure provenant d'un coup de feu. Ce malheureux respirait encore. Fait prisonnier pendant la nuit, à la ferme de Melzicourt, il avait été emmené par les Allemands et placé en avant. Une balle française l'avait atteint à la jambe et, au moment de s'enfuir, les ennemis l'avaient frappé de leurs baïonnettes.

Vers la fin de septembre, M. Verney, capitaine au 2e régiment du génie, a vu, à cinq ou six kilomètres du village de Petites-Perthes (Marne), dix-huit prisonniers qui avaient été fusillés par les Allemands après avoir été ligotés à l'aide de courroies de musettes.

Le 25 octobre, une troupe allemande sur le point d'être surprise près de Dixmude, massacra trois ou quatre fusiliers marins qu'elle avait capturés une heure auparavant et parmi lesquels se trouvait le capitaine de frégate Janniot.

Nos ennemis affectent d'ignorer d'une façon absolue les immunités qui sont garanties par la convention de Genève au personnel médical des armées. Ils font prisonniers nos médecins, tirent sur eux fréquemment, ouvrent à chaque instant le feu sur les brancardiers ou les infirmiers et bombardent les ambulances ainsi que les voitures sanitaires.

Le 22 août, après la bataille de Merey-le-Haut (Meurthe-et-Moselle), le médecin auxiliaire Mozer, interne des hôpitaux de Paris, qui avait passé une partie de la journée à soigner des blessés, essuya dans la soirée le feu d'une patrouillle ennemie. Il s'abrita alors derrière une voiture et tenta de s'expliquer en allemand. Une voix lui répondit en français: "Levez-vous et venez." Ayant obéi, il se trouva en présence d'un sous-officier qui, après l'avoir fouillé, le conduisit auprès d'un capitaine. Ce dernier lui enleva son revolver et lui ordonna de le précéder pour entrer dans une maison. En arrivant près de la porte, comme le capitaine disait au médecin de tourner la tête, celui-ci sentit que l'officier lui plaçait sur la tempe gauche le canon du revolver. Pensant qu'on voulait simplement l'effrayer et ayant entendu d'ailleurs jouer plusieurs fois le baril et de l'arme qui était au cran de sûreté, il fit bonne contenance; mais il finit par se retourner pour demander si ce qu'il croyait être une mauvaise plaisanterie n'allait pas prendre fin. Aussitôt un coup partit. Atteint derrière l'oreille gauche par une balle qui sortit au-dessous de l'oeil droit, M. Mozer tomba sur le sol, souffrant atrocement et crachant le sang.

Ayant pu néanmoins regarder de côté tandis qu'il était étendu, il vit que son agresseur continuait à le viser, et il l'entendit en même temps dire: "Ne bougez pas." Mais à cet instant un autre officier allemand s'interposant interpella violemment le meurtrier et releva le blessé, en s'écriant: "C'est une honte et une infamie qu'on vient d'accomplir!" M. Mozer a heureusement survécu à sa grave blessure et c'est lui-même qui nous a fait le récit de l'attentat dont il a été victime.

Le 22 du même mois, l'aide-major de 1re classe Schneyder avait reçu l'ordre de rester à Raon-sur-Plaine pour y soigner une trentaine de blessés avec le docteur X... Vers midi, l'ennemi étant venu occuper le village, installa autour du bâtiment dans lequel avait été organisée l'ambulance une batterie qui, pendant deux heures, tira sans discontinuer sur notre artillerie, située à quatre kilomètres. Celle-ci qui voyait le grand pavillon de la Croix-Rouge flotter au-dessus de la maison, ne répondit pas. Comme le Dr Schneyder protestait auprès des Allemands, on l'engagea à aller demander aux troupes françaises de s'éloigner.

Le lendemain, une ambulance allemande arriva à Raon. Le professeur Vulpius, de l'université d'Heidelberg, qui la commandait, prévint immédiatement les médecins français qu'ils allaient être, avec leurs blessés, dirigés vers l'Allemagne. M. Schneyder leur fit remarquer que presque tous ces derniers, atteints de plaies abdominales, n'étaient pas en état de supporter un voyage long et pénible, mais il ne fut pas écouté. Le médecin s'absenta ensuite pendant un certain temps, puis, à quatre heures, quand il revint, il déclara à ses confrères français "qu'il allait procéder à une petite formalité dont il avait l'habitude." Il s'agissait simplement de les contraindre à lui remettre tout l'argent qu'ils avaient sur eux. Les blessés furent ensuite fouillés et dévalisés.

A six heures on entassa ces derniers, ainsi que quatre infirmiers, dans des camions automobiles et on les envoya en captivité. Quant à l'aide-major Schneyder et au docteur X..., ils furent conduits à Strasbourg et enfermés au Festung-Lazaret. Dans cette ville, un général, après avoir examiné le reçu que, sur leurs instances, ils avaient obtenu du professeur Vulpius, leur fit restituer l'argent dont ils avaient été dépouillés.

Au bout de douze jours, les deux médecins ont été renvoyés en France.

Le 26 août, M. Morillon, médecin-major au 25e territorial, se portait, avec quatre infirmiers et l'aumônier Fourneau vers le pont de la gare de Cambrai, pour secourir un capitaine et un soldat blessés. Les Allemands, qui étaient sur le toit de la gare et dans un belvédère, à 150 mètres à peu près de là, et qui voyaient, par conséquent, les brassards des Français, laissèrent ceux-ci s'approcher jusqu'auprès d'une chaussée, à quelques mètres du pont, puis ouvrirent le feu sur eux. Une balle traversa le képi du docteur.

Le 31 du même mois, l'aide-major de 1re classe Bender, ayant été désigné pour rester dans le petit village de Fossé (Ardennes), avec des blessés que les troupes françaises, qui se repliaient, étaient dans l'impossibilité d'emmener, passa la nuit à soigner environ deux cents hommes. Le lendemain matin, en attendant l'arrivée imminente de l'ennemi, il prit la précaution de faire rassembler toutes les armes et vider les cartouchières, pour ne donner prétexte à aucune agression. Vers neuf heures et demie, bien qu'il eût fait couvrir plusieurs maisons de pavillons de la Croix-Rouge, une batterie allemande ouvrit le feu sur l'ambulance à 1,500 mètres et tira pendant à peu près une heure. Plusieurs bâtiments s'effondrèrent; mais quatre hommes seulement furent atteints. Bientôt arriva une patrouille de uhlans. Le Dr Bender alla vers l'officier qui la commandait et le pria de lui procurer des secours, en lui faisant connaître qu'il avait la charge de deux cents blessés. L'Allemand lui répondit: "Je m'en fous" et ajouta que, si le médecin français voulait prévenir les troupes qui étaient à proximité, il n'avait qu'à aller les trouver lui-même. C'est ce que M. Bender tenta de faire. A la sortie du village, il vit des tirailleurs, une compagnie formée en colonne par quatre, à 150 mètres de lui, et un groupe d'officiers qui lui parurent être de grades élevés. Comme il montrait son brassard et son fanion, on lui fit signe d'approcher et de lever les bras. Il obéit; mais, quand il ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres de l'ennemi il entendit des coups de feu et tomba atteint d'une balle à la jambe droite. Aussitôt les Allemands se précipitèrent sur lui, le relevèrent en le traitant d'assassin, en lui mettant des revolvers sur la gorge et en lui déclarant qu'il allait être fusillé, parce qu'il avait tiré. Malgré ses dénégations, il fut attaché à un arbre, tandis qu'un peloton se groupait autour de lui. A ce moment survint un officier supérieur qui l'injuria grossièrement et, toujours sous le même prétexte, le menaça de mort à nouveau. L'aide-major protesta vivement: "Allez au village, s'écria-t-il, et si vous y trouvez un seul homme ayant une arme, fusillez-moi." L'officier parut alors se calmer et répondit: "S'il en est ainsi, vos hommes ne seront pas tués, mais vous, vous avez tiré; aussi vous serez fusillé. Je vous fais la grâce d'attendre et vous saurez avant de mourir si vos hommes doivent être épargnés." Quelques instants après un capitaine qui, en tirant sa montre de sa poche, avait déclaré que le prisonnier avait encore un quart d'heure à vivre, ouvrit la tunique de celui-ci, en sortit un portefeuille et s'empara d'une somme de quatre cents francs qui y étaient placée. Sur ces entrefaites, des coups de feu ayant retenti sur la gauche, les Allemands partirent en toute hâte et le docteur, après de longs efforts, parvint à se détacher et à rentrer à Fossé. Il a remarqué que ses agresseurs portaient à leurs casques des coiffes retournées, et croit avoir distingué à travers ces coiffes le chiffre 67. En tout cas, le régiment auquel il a eu affaire dans les circonstances que nous venons d'exposer appartenait à l'armée du kronprinz.

Bientôt d'autres troupes se présentèrent dans le village et, le lendemain matin, les Prussiens entassèrent un grand nombre de nos blessés sur des voitures pour les transporter à Stenay (Meuse), avec le docteur Bender, à qui un officier donna sa parole d'honneur que les Français qui devaient rester à Fossé seraient soignés.

A Stenay, où on assigna comme logement au personnel de l'ambulance une caserne d'artillerie, le médecin demanda vainement un peu de secours pour installer les blessés qui étaient venus avec lui, ainsi que cent quatre-vingts autres qui lui avaient été amenés dans un état effroyable et, bien que souffrant lui-même des blessures qu'il avait reçues, il dut procéder à cette opération sans autre aide que celle de deux infirmiers qui l'avaient accompagné depuis son départ de Fossé. Pendant ce temps, les Allemands, sans lui apporter le moindre secours, fumaient leurs pipes auprès des voitures. Pendant plusieurs jours, nos soldats ne reçurent de l'ennemi aucune nourriture. Ils hurlaient de faim et seraient sûrement morts d'inanition sans le dévouement admirable d'une jeune fille, Mlle Huon, qui, au péril de sa vie, parvint à les ravitailler un peu. Dans les derniers jours seulement, M. Bender put obtenir quelques aliments et quelques objets de pansement. Mais le major allemand repoussa sa demande quand il supplia qu'on opérât ses grands blessés ou qu'on lui permit de les opérer lui-même. Presque tous sont décédés faute de soins. Un soldat français, pourtant, fut amputé. Bien qu'il n'eût reçu au pied qu'une blessure peu grave, un major ennemi lui coupa la cuisse et, comme M. Bender indigné demandait des explications au sujet de cette opération que rien ne justifiait, le médecin allemand se borna à lui répondre: "Ce sera un soldat de moins contre nous dans la guerre future."

Pendant ce temps, les blessés qu'on avait laissés à Fossé étaient abandonnés sans soins et mouraient de faim et d'infection. Prévenu de cette situation, M. Bender fit une démarche pour rappeler la parole qui lui avait été donnée; mais, quand il rentra à la caserne, il fut roué de coups de crosse. Dans les journées qui suivirent, mis deux fois au mur sous les prétextes les plus vains, il faillit être fusillé.

On le transféra ensuite à Montmédy, où on l'enferma pendant deux jours dans la citadelle, sans lui donner ni à boire ni à manger. Là, il fut encore menacé de mort, et il vit des prisonniers français employés à la construction d'un chemin de fer qui devait servir au transport des canons et des obus allemands. Enfin, conduit à Ingoldstadt, il demeura interné pendant près de sept mois, traité sans égards, mal nourri, mal logé et soumis, comme ses camarades, à des humiliations pénibles.

Le 21 août, en entrant dans le village de Villers-Poterie (Belgique), le capitaine Vaudremer, du 39e régiment d'infanterie, mit quelques soldats à la disposition d'un médecin de tirailleurs. Ces hommes, munis de brassards, allèrent ramasser des blessés et les portèrent jusqu'à une voiture d'ambulance qui stationnait devant une grange, sur la grand'-route. Bientôt les Allemands, qui avaient cerné le village, s'emparèrent de deux points permettant de battre la route des deux côtés et, de là, tirèrent sur les brancardiers, les médecins et la voiture. Comme leur tir était réglé à 200 mètres, ils ne pouvaient se méprendre sur la qualité de ceux qu'ils visaient.

Le 22 août, le caporal infirmier Lefort, du 104e, était resté avec quelques-uns de ses hommes près de la gare d'Ethe, après la retraite de son régiment. Tandis qu'il venait d'enlever d'un hangar plusieurs blessés pour les transporter à la mairie, il fut surpris par une compagnie qui appartenait, croit-il, au 6e régiment d'infanterie bavarois. L'officier qui la commandait prétextant que les infirmiers présents à la mairie étaient en nombre trop considérable, en prit douze qu'il fit mettre au milieu de sa troupe et qu'il emmena avec d'autres prisonniers. Quelques instants après Lefort entendit une fusillade, et des habitants du village lui dirent que ses camarades venaient d'être massacrés. S'étant rendu un peu plus tard sur les lieux du carnage, il constata en effet que soixante soldats français, dont vingt-cinq infirmiers ou brancardiers, avaient été fusillés. Le même jour, les Allemands incendièrent le hangar sous lequel étaient encore des blessés qu'on n'avait pas eu le temps de transporter à la mairie. Vingt ou trente périrent dans les flammes.

Le 3 septembre, près de Saint-Dié, entre Sauley et la commune d'Entre-deux-Eaux, huit brancardiers du 132e allaient, sans armes, chercher dans une maison deux blessés, du 23e, quand ils aperçurent des Allemands à la lisière d'un bois. Ceux-ci, au nombre d'une douzaine, après leur avoir fait signe d'avancer, tirèrent sur eux dès qu'ils les virent bien nettement; deux hommes furent blessés et deux autres disparurent.

Au cours d'un combat près de La Neuville, à une date qui n'est pas précisée dans le procès-verbal des déclarations faites par les sergents Blétry et Holchout, du 267e, des brancardiers de ce régiment furent envoyés sur le terrain pendant une accalmie, pour relever les blessés et les morts. Les Allemands les laissèrent tout d'abord faire leur service; mais quand ils constatèrent que six brancards étaient sortis, ce qui impliquait la présence à découvert de douze à quinze hommes, ils ouvrirent immédiatement le feu.

Il est établi, en outre, par les enquêtes, que l'armée allemande tire continuellement sur nos ambulances comme sur nos corps sanitaires, et qu'elle le fait en pleine connaissance de cause. Cela résulte d'un très grand nombre de dépositions. C'est ainsi que, le 25 août, l'hôpital de Baccarat fut en butte au feu de l'artillerie, après avoir été désigné aux batteries ennemies par la fusée d'un aéroplane qui l'avait survolé; que, le 10 septembre, un poste de secours établi à Seraucourt (Meuse) et, le 11 octobre, l'ambulance de Minaucourt (Marne), furent également repérés par des avions et ensuite fortement bombardés. C'est ainsi encore qu'à Xivry-Circourt, le 22 août, les Allemands ont tiré à une distance de 40 mètres sur des voitures portant le pavillon de la Croix-Rouge; qu'à Berry-au-Bac, à Réméréville et en bien d'autres endroits, ils ont dirigé volontairement leurs obus sur des édifices dans lesquels étaient entassés des blessés.

A côté de ces faits, d'un caractère général, il en est d'autres, plus spéciaux, qui démontrent bien les sentiments de la haine implacable dont sont animés nos adversaires. Ce sont les agressions commises par les blessés allemands envers les Français qui les secouraient. Il en a été dénoncé un certain nombre; en voici quelques exemples:

Le 22 août, près de Saint-Médard (Belgique), le capitaine Coustre, du 108e régiment d'infanterie, donnait à boire à un ennemi blessé, quand celui-ci le tua d'un coup de revolver à la poitrine.

Le même jour, aux environs de Neufchâteau, sur le territoire belge, un officier allemand blessé demanda à boire au capitaine Le Sourd, du 50e de ligne; mais, au moment où celui-ci se penchait pour lui présenter son quart, il lui brûla traîtreusement la cervelle.

Le 31 août, devant le village de Voncq (Ardennes), le capitaine Mazet et l'adjudant Valette, du 326e, virent un soldat allemand étendu sur le champ de bataille tirer deux coups de revolver sur un de nos soldats qui s'éloignait après lui avoir donné à boire.

Dans le courant du mois de septembre, le soldat Dejean, aide-pharmacien incorporé au 341e, ayant rencontré pendant un combat un officier allemand blessé, s'empressa de le secourir; mais, au moment où il s'apprêtait à le panser, il reçut de cet officier un coup de revolver dans le bras.

Nous voulons arrêter ici, monsieur le président du conseil, ce rapport, que nous aurions pu faire beaucoup plus long si nous n'avions craint de répéter indéfiniment le récit de faits sans cesse renouvelés dans des conditions presque identiques. Aussi bien, les exemples déjà nombreux que nous avons extraits de la volumineuse enquête dont nous vous apportons aujourd'hui un résumé, suffisent amplement à vous renseigner sur les procédés de guerre de nos ennemis et à vous permettre d'apprécier combien l'armée allemande qui, comme nous l'avons établi précédemment, se montre si cruelle à l'égard des populations civiles, méconnaît aussi, vis-à-vis des combattants, les lois les plus élémentaires du droit des gens et les devoirs les plus sacrés de l'humanité.

Veuillez agréer, monsieur le président du conseil, l'expression de notre respectueux dévouement.

Paris, 1er mai 1915.

G. Payelle, président.
Armand Mollard.
G. Maringer.
Paillot, rapporteur.

LA FAILLITE DES ZEPPELINS

Un article de M. Balfour

Londres, 2. — "Aucun soldat ou marin n'a été tué ou même blessé et, une seule fois, il y eut quelques dégâts qui, en langage militaire, peuvent être considérés comme de la plus minime importance", a dit M. Arthur J. Balfour, premier lord de l'amirauté, sur les raids des Zeppelins en Angleterre, dans une lettre à un correspondant qui se plaignait de ce que les communications anglaises sur ces raids étaient maigres tandis que les rapports allemands sur les mêmes faits "sont très abondants et en détail lugubres".

"La raison", dit M. Balfour dans sa lettre, "est tout-à-fait simple. Les Zeppelins attaquent généralement sous le couvert de la nuit et, de préférence par des nuits sans lune. En pareilles conditions les points de repère sont trompeurs, la navigation difficile, les erreurs inévitables et quelquefois d'une amplitude surprenante. Les Allemands affirment toujours et, quelquefois, le croient, qu'ils ont jeté des bombes en des endroits dont ils ne se sont jamais approchés.

"Pourquoi rendre leurs voyages futurs plus faciles en leur disant où ils se sont trompés. D'autant plus que leurs erreurs sont nos gains, pourquoi les éclairer? Apprenons ce que nous pouvons de l'ennemi, mais ne lui disons que ce que nous voulons qu'il sache. Personne ne doutera, je pense, que cette manière de voir ne soit judicieuse, mais peut-être se demandera-t-on si elle n'est pas employée, non-seulement pour laisser les Allemands dans l'embarras, mais aussi pour rassurer, à tort, les Anglais.

"Comment pourrions-nous classer les Zeppelins parmi les armes offensives; qu'ont-ils fait, et que peuvent-ils faire? Je n'ai pas à répondre à cette dernière question Je ne peux pas prophétiser sur l'avenir d'une méthode de guerre qui est encore dans l'enfance. Je peux, cependant, dire quelque chose de ses résultats dans le passé.

"Qu'elle ait été la cause de grandes souffrances pour un certain nombre d'habitants, cela est malheureusement certain, mais, même ce résultat tragique admis, il a été modifié en-dehors de toutes proportions, par suite d'informations erronées.

"Le ministère de l'intérieur affirme que pendant douze mois, soixante et onze civils adultes et onze enfants ont été tués et que 189 civils adultes et 31 enfants ont été blessés. Jugé par les chiffres, ce résultat général de nombreux crimes successifs n'égale pas l'unique effort d'un sous-marin qui, à la gloire non dissimulée de l'Allemagne, mais à l'horreur du monde entier, a envoyé au fond de la mer 1,198 civils inoffensifs avec le "Lusitania".

"Cependant, le résultat est assez mauvais, et nous pouvons bien nous demander quel avantage militaire a été obtenu au prix de tant de sang innocent".

La Rentree des Eleves a Ottawa

UN FIASCO POUR LA NOUVELLE COMMISSION

Ottawa, 30. — Plus de 1,000 personnes se pressaient dans la salle de théâtre du Monument National pour la grande assemblée patriotique qui a été convoquée par l'Association d'Education avant l'ouverture des classes.

M. le sénateur Landry expliqua qu'à cete réunion on avait proposé d'adopter des résolutions et que, pour cete raison, il ne voulait pas présider l'assemblée, afin que son nom apposé au bas de cette liste de nos demandes ne soit pas un prétexte pour le gouvernement de les rejeter.

Il demanda donc que l'on nomma un président pour cette soirée. On proposa le nom de M. J.-P.-F. Laperrière. Cette proposition fut ratifiée par d'enthousiastes applaudissements, puis l'on choisit comme secrétaire M. J.-A. Foisy, journaliste.

Après quelques paroles de remerciements, M. Laperrière présenta le premier orateur de la soirée, l'honorable M. Landry, président du Sénat et président de l'Association d'Education d'Ontario.

M. Landry

Après avoir invité les Franco-Ontariens à la fermeté, M. Landry dit:

"La bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer, c'est que l'on n'est pas encore parvenu à vous mettre le pied sur la gorge pour vous étouffer, c'est que vous êtes encore libres, en état de vous défendre, et de vous défendre jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

La conciliation

Un grand nombre de personnes nous ont dit que nous ne devions pas toujours batailler, mais que nous devions chercher à régler cette question par la conciliation.

J'ai essayé de cette panacée universelle. Je vous dirai d'abord que, dès le 4 juin, au lendemain de ma nomination comme président de votre association d'éducation, j'adressai une lettre au premier ministre d'Ontario, l'honorable M. Hearst. Dans cette lettre, comme vous allez le voir, j'ai demandé avec autant de courtoisie qu'il soit possible d'avoir, au premier ministre, de me donner une entrevue, afin que nous puissions discuter de la question importante de l'enseignement du français.

Comme de raison, j'attendais une réponse favorable. Malheureusement, le premier ministre fut frappé d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau et le projet tomba à l'eau, du moins pour le moment.

Le 8 juillet, une seconde lettre a été envoyée demandant la même faveur. Ce fut le secrétaire du ministre qui me répondit de nouveau, me disant que le ministre était encore en convalescence et qu'il ne se remettrait pas aux affaires avant une semaine ou quinze jours.

Quelques jours plus tard, une seconde lettre venait me dire que le ministre ne se remettrait pas au travail avant une couple de mois et que si je voulais, il me préparerait une entrevue avec le premier ministre suppléant.

Dès le lendemain, je répondis que j'acceptais la proposition, et depuis ce temps, j'attends encore la réponse à ma demande.

La réponse

"C'est-à-dire non, je n'attends plus la réponse, je l'ai eue, nous l'avons eue, il y a quelque temps, par la nomination de cette nouvelle commission. La commission... j'ai le mot sur la langue pour la qualifier, mais comme un des commissaires, lorsque j'ai employé ce mot, a changé l'ordre de ma phrase, s'est offusqué, je ne le dirai pas, je me contenterai de dire cette commission illégitime.

La commission

Je dirai que cette commission, laissant de côté, un instant, la question du français, est inconstitutionnelle ainsi que la loi sur laquelle elle s'appuie, et c'est pour cela qu'elle est illégitime."

M. Landry l'établit en parlant de l'acte de la Confédération et en exposant son argumentation qui se ramasse avec force dans les considérants de la résolution qu'il propose lui-même à la fin de la réunion et dont nous donnons le texte plus loin.

Les octrois

"Une autre clause de la loi de 63, dit M. Landry, établit en toutes lettres que les écoles séparées ont droit à une part proportionnelle au nombre d'élèves qui fréquentent ces écoles de tous les fonds publics qui sont votés pour le soutien des écoles.

La seule condition qui est imposée pour que les écoles séparées aient droit à ces octrois, c'est que les enfants viennent aux écoles. Alors de quel droit le gouvernement a-t-il retenu les octrois? C'est une injustice, c'est un vol et pas un seul curé ne peut sanctionner en appliquant les lois en force, une telle conduite du gouvernement.

Une persécution

M. Landry dénonce l'acte du gouvernement comme une persécution et dit: "Pardonnez-moi si je me cite comme exemple en cette occasion, mais laissez-moi vous dire que j'ai mis de côté toute attache, tout lien avec un parti politique dont j'ai fait parti depuis mon enfance, pour ne m'occuper que de la question de nos écoles.

Que les grands du jour soient contents ou qu'ils ne soient pas contents, je m'en soucie guère. Je marche d'après les dictées de ma conscience et je dis "Fais ce que dois, advienne que pourra." Nous devrions tous suivre cette devise", dit-il.

Avec le gouvernement

"Comme vous l'avez vu, j'ai employé tous les moyens de conciliation et j'ai fait tout ce qu'il était possible de faire dans cette voie.

Mesdames et messieurs, comme président de l'Association d'éducation, je vous représente, et vous ne me blâmerez pas, si, comme tel, je sens que je dois garder ma fierté de race.

Le gouvernement n'a pas eu le courage de répondre aux demandes que je lui ai adressées. Tout ce que je vous demande maintenant, c'est de ne pas entrer en négociation avec les commissaires illégitimes.

Soyez à l'ouverture des écoles, mercredi, amenez vos enfants et confiez-les à la commission que vous avez choisie vous-même et qui est la seule qui doit être reconnue. (Ovation).

Le Dr Freeland

Le docteur Freeland, un des plus enthousiastes défenseurs des écoles bilingues dans Ontario, se lève au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Il adresse la parole en anglais, parce qu'il est convaincu que l'immense auditoire est assez intelligent pour comprendre les deux langues.

"Il faut d'abord, dit-il, nous entendre sur l'objet de cette réunion, car si nous voulons combattre, il faut connaître ce pour quoi nous devons combattre. L'objet de cette assemblée est de s'entendre sur les démarches que nous allons entreprendre dans l'imbroglio actuel.

L'origine des écoles séparées

Lorsque les écoles séparées furent d'abord mises en opération à Ottawa, elles étaient bilingues et mises à la disposition des enfants des deux langues; plus tard, à cause du plus grand nombre d'élèves qui les fréquentaient, elles se développèrent et bientôt il y eut des écoles françaises et des écoles anglaises. Nos écoles paroissiales découlent de ces dernières. Il n'y a pas à douter du fait que les écoles séparées ont donné satisfaction. Le rapport du Dr Merchant, l'envoyé particulier du gouvernement d'Ontario en fait foi, car il adresse les louanges les plus flatteuses aux écoles françaises. Cet inspecteur dit même que nos écoles dans Ottawa étaient supérieures à beaucoup et inférieures à aucune.

Les Commissaires visitent chaque année les écoles de la ville. Ils les ont trouvées en excellente condition et donnant entière satisfaction.

Au lendemain d'une de ces visites, M. Armstrong était tellement fier des élèves qu'il offrit de donner une bourse de $100 comme prix d'un concours entre nos écoles et les écoles publiques.

Le Règlement XVII

Le docteur Freeland dénonce ensuite le règlement XVII.

D'après le nouveau règlement, dit-il, le français pourra être enseigné une heure par jour dans les vieilles écoles où on l'enseignait auparavant, et cela jusqu'à la première forme. Le gouvernement permet encore aux enfants canadiens-français d'étudier leur langue maternelle au cours de la première forme, mais ils devront connaître assez d'anglais pour pouvoir suivre les cours dans les autres formes. Cette permission du gouvernement est une manière hypocrite de forcer les enfants à apprendre exclusivement la langue anglaise et le français devient lettre morte dès cette première forme.

D'un autre côté, dans les nouvelles écoles érigées après la promulgation du règlement XVII, tout l'enseignement se fera en langue anglaise. Conséquemment, après un certain temps, ceux qui ne pourront parler ni le français, ni l'anglais, seront inférieurs à ceux qui parleront anglais et tout juste anglais, et le gouvernement n'aura qu'à déclarer l'enseignement du français inutile et le rayer complètement du programme des études. Ce sera la mort du français dans la province, et une cause de dépenses additionnelles vu la prolongation du cours d'études.

Pas de politique

Il n'y a pas de politique d'entremêlée dans notre question, conclut l'orateur. Nous avons des raisons suffisantes qui nous ont guidés sans y mêler la politique. Tout d'abord, le vote n'était pas partagé au parlement d'Ontario. Le règlement XVII a été adopté à l'unanimité. Nous avons des hommes de tous les partis qui combattent à nos côtés, comme nous en avons qui nous combattent. Je dis donc en terminant que nous continuerons à jouir des mêmes privilèges dont nous jouissions auparavant et nous lutterons sans cesse pour la revendication de nos droits, pour avoir des écoles paroissiales anglaises et françaises.

M. Samuel Genest

M. Samuel Genest parle à titre de président de la seule commission que les contribuables de la ville reconnaissent.

On a mis au monde, dit-il, un enfant vicieux, lépreux, galeux, le règlement XVII, et au lieu de l'envoyer répandre l'infection parmi toute la population du Canada, on l'a envoyé chez les enfants canadiens-français seulement. Mais les parents qui ont à coeur de conserver la race pure refusent cet enfant vicieux, lépreux.

On nous dit que son père n'est pas connu, mais qu'il faudrait le recevoir quand même. S'il a des maux et si vous les attrapez, tant pis pous vous! Mais nous nous sommes récriés car cet enfant rejeté a mal à la langue et nous ne voulons pas que nos enfants perdent leur langue à son contact impur.

Autre être illégitime

Le gouvernement, poursuit M. Genest, vient de passer une autre loi donnant le jour à un autre enfant illégitime et nous voici dotés d'une nouvelle commission. On nous dit bien carrément que nos professeurs et nos maîtresses qualifiés pour enseigner dans nos écoles deviennent, parce qu'ils sont nommés par la vieille commission des "disqualified qualified teachers". Ce seront vos anciens commissaires qui verront à ce que les écoles soient ouvertes, mercredi prochain, et qui veilleront à ce que les enfants reçoivent une éducation supérieure.

M. Armstrong

M. Armstrong, un des commissaires amis, adressa brièvement la parole en français et en anglais. Il dit que les Canadiens-français avaient des droits comme simples voteurs et comme propriétaires et qu'il ne fallait pas laisser les Pyne, les Ferguson, les Lucas et compagnie venir ici imposer des lois contre la volonté des nôtres.

M. Grenon

M. Grenon, secrétaire de l'Association d'Education d'Ontario expliqua que cette assemblée était tenue sous le patronage de l'Association. Il demande la fermeté, le courage et l'union.

Le R. P. Jeannotte

C'est un mot de paix que le R. P. Jeannotte, curé du Sacré-Coeur communiqua à son auditoire avant qu'il se disperse. Il demande en toute sincérité que les Canadiens-français accordent à ceux qui les persécutent et les insultent le même traitement que le divin Maître accordait à ceux qui l'insultaient et qui se préparaient à l'attacher à la croix. Nos écoles ouvriront le 1er septembre sous le soin d'instituteurs et d'institutrices, tenus aux mêmes obligations que par les années passées.

Des protestations

L'hon. sénateur Landry donna alors lecture des protestations suivantes et il fut décidé à l'unanimité que copie soit envoyée au secrétaire de la Province d'Ontario.

L'assemblée se dispersa au chant de "O Canada!" et "Dieu sauve le roi".

Voici le texte des protestations de l'assemblée:

CONSIDERANT que la minorité catholique du Haut-Canada a obtenu, en 1863, une législation spéciale réglant la création, la tenue et l'administration des écoles confessionnelles dans le Haut-Canada;

CONSIDERANT que cette législation de 1863 n'a pas été amendée, mais est restée telle qu'elle était lorsqu'en 1867, la province du Haut-Canada entrait dans la Confédération sous l'opération de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, pour devenir la province d'Ontario;

CONSIDERANT que dans cet acte des écoles séparées du Haut-Canada, devenu intangible en vertu de la clause 93 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, il est décrété qu'aux provinces appartient exclusivement le pouvoir de légiférer en matière d'éducation, avec la réserve toutefois qu'aucune loi provinciale ainsi édictée ne peut en aucune manière causer préjudice aux droits et privilèges possédés en vertu de la loi lors de l'union par la minorité catholique d'aucune de ces provinces;

CONSIDERANT que, lors de la dernière session de la législature d'Ontario, il a été décrété une loi qui donne au gouvernement d'Ontario le droit, en ce qui concerne la ville d'Ottawa, de remplacer les commissaires élus par le peuple par une commission spéciale nommée par le gouvernement;

CONSIDERANT qu'une telle législation tente de légaliser un règlement, connu sous le numéro 17, lequel règlement est manifestement inconstitutionnel;

CONSIDERANT que telle législation heurte de front les droits et privilèges accordés à la minorité par l'Acte de 1863, garantis intangibles par l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, en ce qu'elle substitue à l'élection des commissaires faite par le peuple, représentant ses intérêts et ses croyances, le choix arbitraire de trois personnes fait par le gouvernement; et leur tenue en office pendant un temps qui ne peut être limité que par le bon vouloir de ce même gouvernement;

Nous, les soussignés, contribuables catholiques romains, appartenant aux différents quartiers de la cité d'Ottawa, nous protestons par les présentes contre un tel abus de pouvoir qui sape à sa base nos libertés populaires et notre droit incontestable de voir nous-mêmes à ce que nos deniers soient dépensés suivant nos volontés, et nous nous engageons, en assemblée solennelle, à ne reconnaître en aucune manière la prétendue commission que le gouvernement s'est arrogé le pouvoir de nommer;

Nous protestons aussi contre l'acte du gouvernement qui veut nous imposer le règlement No 17, et contre cet acte qui refuse à nos écoles séparées les octrois votés par la législature, le gouvernement violant ainsi la loi des écoles séparées (26e Viet., chap. 5, clause 20), qui donne aux écoles de la minorité catholique, sans autre condition que celle de la présence des élèves à l'école, la part à laquelle elles ont droit dans tous octrois de la province;

Et nous demandons que copie de la présente protestation soit envoyée au Secrétaire de la Province d'Ontario.

J.-P.-H. LAPERRIERE,
Président.

J.-A. FOISY,
Secrétaire.

CHANGEMENTS ECCLESIASTIQUES

A la suite du départ de M. l'abbé Claveloux, curé de Vannes, rappelé en France pour service militaire, Mgr Béliveau vient de faire dans le diocèse les changements suivants: M. l'abbé Jacques Bertrnd, secrétaire de Mgr Béliveau, devient vicaire à Sainte-Rose du Lac; M. l'abbé Moreau, jusqu'ici vicaire à Sainte-Rose du Lac, succède à Vannes à M. l'abbé Claveloux; M. l'abbé Letourneau, vicaire à Woodridge, passe vicaire de M. l'abbé St-Amant, curé de Saint-Jean-Baptiste.

M. L'ABBE ST-AMANT EST DE RETOUR

M. l'abbé St-Amant, qui depuis deux mois était absent dans la province de Québec, est de retour depuis jeudi dernier. Il a assisté au Congrès Eucharistique des Prêtres, auquel il représentait Mgr Béliveau. Il a aussi profité de son séjour dans la province de Québec pour y étudier le fonctionnement des coopératives de tous genres.

EN PROMENADE

Mlles Annette et Eugénie Dubuc, de Norwood, sont parties vendredi dernier pour un voyage de quelques semaines à Notre-Dame d'Auvergne, Sask., en visite chez leur oncle M. Avila Désautels.

TRENTE ANS SUR LE BANC

M. le juge Prud'homme vient de compléter ses trente années passées sur le banc judiciaire. C'est une belle carrière de magistrat intègre et capable.

GILBERT RETOURNE EN SUISSE

C'est sur l'ordre des autorités militaires françaises

Paris, 2. — L'aviateur Gilbert, qui s'est récemment échappé de Suisse, où il avait été interné lorsqu'il fut obligé d'y atterrir en revenant d'accomplir un raid sur Friedrichshafen, est retourné en Suisse et, sur l'ordre des autorités militaires françaises, s'est mis à la disposition des autorités suisses.

On suppose que cette décision a été prise à la suite de la déclaration faite par l'état-major général suisse affirmant que Gilbert avait donné sa parole de ne pas chercher à s'évader.

LE VIN FRANCAIS

Son exportation est autorisée dans les pays alliés et aux Etats-Unis

Paris, 2. — Les importateurs de vins à l'étranger, qui avaient demandé au gouvernement français de lever la défense d'exporter des vins, ont reçu sans tarder la réponse qu'ils attendaient.

Le gouvernement français fait savoir en effet qu'il autorise l'exportation des vins français dans tous les pays alliés de la France et en Amérique.

D'autre part, afin d'assurer les vendanges, M. Millerand, ministre de la guerre, d'accord avec M. Fernand David, ministre de l'agriculture, vient de décider que des permissions de quinze jours pourraient être accordées, entre le 5 septembre et le 15 octobre, aux viticulteurs mobilisés dans la zone de l'intérieur ou dans les dépôts de la zone des armées, à l'exception toutefois des hommes de l'active et de la réserve du service armée, aptes à faire campagne et appartenant à l'infanterie et au génie. Ces permissions sont indépendantes de celles accordées à l'occasion des travaux de la fenaison et de la moisson. De plus, dans les départements où les vignobles ont une importance particulière, des équiprennent pas ces affiches au séront mises à la disposition des communes entre le 5 septembre et le 15 octobre.

LA CRISE BALKANIQUE

La Roumanie, la Serbie et la Grèce auraient consenti à la revision du traité de Bucarest demandée par la Bulgarie

Paris, 4. — Les diplomates ont presque abandonné tout espoir d'amener la Bulgarie à participer à la guerre, malgré les dépêches optimistes de Rome et d'Athènes.

Le texte de la réponse de la Serbie à la requête des alliés, pour qu'elle consente à céder la Macédoine à la Bulgarie n'est pas connu. Ce silence, gardé par les milieux officiels, laisserait croire que la Serbie refuserait de faire des concessions suffisantes, pour déterminer la Bulgarie à abandonner son état de neutralité. La Serbie a consenti à céder quelque partie de territoire et la Grèce et la Roumanie ont exprimé leur désir de participer à une conférence des Etats balkaniques, ayant pour but la révision du traité de Bucarest, mais la Bulgarie a insisté pour l'obtention immédiate de garanties définitives.

* * *

Rome, 4. — D'après des dépêches reçues à Rome, la Serbie, la Roumanie et la Grèce auraient consenti explicitement à la révision du traité de Bucarest, mais on dit que ces puissances ne veulent pas donner entière satisfaction aux demandes de compensation de la Bulgarie, pour sa participation à la guerre.

Les prétentions de la Bulgarie paraissent incompatibles avec ce que ses voisins veulent bien lui accorder, et on a de plus en plus l'impression qu'elle prolonge les négociations dans le but d'aiourner le moment où elle devra prendre une décision.

* * *

Rome, 4. — Une dépêche de Bucarest d'aujourd'hui dit qu'une déclaration de guerre de l'Autriche à la Roumanie est attendue à tout moment. Les préparations en vue d'hostilités prochaines sont poussées activement et la fièvre guerrière augmente d'heure en heure en Roumanie. De nombreux volontaires rejoignent les drapeaux.

Le roi Ferdinand, faisant allusion à l'arrestation en masse et aux persécutions de Roumains, en Transylvanie, aurait affirmé, dit-on, qu'il était préparé à tous les sacrifices pour une gurere de délivrance.

Genève, 4. — Les informations reçues de Bucarest par voie de Zurich, représentent la situation en Bulgarie comme devenant de moins en moins satisfaisante, en raison de l'indécision du gouvernement, qui essaie de maintenir la neutralité du pays et en même temps de satisfaire ses ambitions nationales. La plupart des hommes d'Etat bulgares se montrent en faveur d'un rapprochement avec les puissances composant la Quadruple Entente, la Serbie et la Grèce. En raison des sentiments manifestés par le public et des nouvelles reçues de Nish, disant que la Serbie consent à faire des concessions territoriales, le gouvernement bulgare trouve qu'il est embarrassant pour lui de continuer à adopter une politique de neutralité.

On fait ressortir que les agents diplomatiques allemands n'ont pas été à même de donner à la Bulgarie des garanties assez satisfaisantes au sujet de la fourniture des munitions et autres approvisionnements.

Les relations entre Bucarest et Sofia sont tendues.

LE RETOUR EN SUISSE DE GILBERT

Le gouvernement fédéral loue l'action du gouvernement français

Paris, 3. — D'après une dépêche de Berne à l'agence Havas, Gilbert, l'aviateur français revenu en Suisse sur l'ordre du gouvernement français, après avoir fui de ce pays où il était interné, est arrivé à Berne, accompagné du capitaine Dufour, de l'armée suisse.

L'aviateur, dont la fuite récente a eu lieu, dit-on, malgré la promesse qu'il avait faite de ne pas essayer de fuir, a été reçu à l'état-major général suisse et a été informé qu'il était à présent considéré comme un officier interné sans avoir donné sa parole d'honneur.

Gilbert est arrivé ce matin à Hospenthal où il a été de nouveau interné.

M. le docteur Lardy, ministre de Suisse en France, a rendu visite à M. Millerand, ministre de la guerre, pour lui présenter les remerciements du gouvernement suisse pour la décision courtoise et chevaleresque prise par le gouvernement français.

On a appris que Gilbert, avant de s'enfuir, avait écrit une lettre au chef d'état-major suisse, reprenant sa parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour redevenir libre.

La lettre a été reçue plusieurs heures avant que Gilbert mit son projet à exécution, mais elle est restée non décachetée au quartier général de l'armée et le chef d'état-major général maintient que Gilbert n'avait pas été relevé de sa parole d'honneur.

Tous les journaux suisses, dit la dépêche, déclarent que le retour de Gilbert en Suisse a produit la meilleure impression.

NAISSANCE

Le 7 août, à Elie, Man., est née Marie-Anna-Georgette, fille de Félix Dutour et de Anna Hogue. Parrain, Louis-Pierre Hogue; marraine, Mme Louis-Pierre Hogue.